N8. A. 113.

LES HÉRITIERS DU COMTE,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. BENJAMIN ANTIER ET LOUIS COUAILHAC,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-ANTOINE, LE 12 OCTOBRE 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
Le comte de SAINT-MÉRAN, Lieutenant-général.	MM. VORREL.	Madame ROBERT, mère de Laure.	Mme LUDOVIC.
SINVAL, ami du comte.	EMILE.	NATHALIE, fille de Derville.	Mmes BERGEON. BONNEVAL.
DERVILLE, parent du comte.	SAVIGNY.	Un Juge de paix.	MM. BASTIEN.
LOUIS ROBERT, cousin de Laure.	EDMOND.	Un Officier.	MARCHAISSE.
ALFRED, cousin de Derville.	DUVAL.	Un Domestique.	JOUANNE.
LAURE.	Mmes MARIA BERTON. CAMILLE-VERDON.	LAQUAIS, MUSICIENS, OUVRIERS, ETC., ETC.	

Au premier acte, la scène est chez Mme Robert, quartier Saint-Denis; au deuxième dans l'hôtel du Comte; au troisième, chez Montglas, Chaussée-d'Antin.

PREMIER ACTE. — PREMIÈRE ÉPOQUE.

Le Théâtre représente une chambre d'une extrême simplicité. Une porte située à gauche du spectateur, marque l'entrée d'une seconde chambre. Au lever du rideau Louis est assis près d'une table. Madame Robert est occupée à coudre.

SCENE PREMIERE.

Mme ROBERT, LOUIS.

Mme ROBERT. Allons, allons, mon cher Louis, il faut savoir prendre son parti.

LOUIS. C'est bien facile à dire, madame Robert, mais à vingt ans on ne prend pas son parti comme...

Mme ROBERT. Comme à soixante, je conçois cela; mais, mon ami, il est des considérations...

LOUIS. Sans doute, la recherche d'un lieutenant-général, ça vaut mieux pour votre fille que la mienne... à moi, pauvre ouvrier orfèvre, et pourtant...

AIR:

C'est l'or qui nous fait à tous deux
Un position, une existence,
Mais son éclat me laisse obscur et gueux,
D'mon rival y r'lève l'importance,
Il le sème partout à la fois
Lui disant, t'es rond faut qu'tu roules,
Il a des maisons et des croix,
Moi, de tout l'or qui me pass' par les doigts,
Y n'me reste que des ampoules.

Mme ROBERT. Ma fille a été élevée avec toi chez votre tante, l'ancienne joaillère, qui vous a donné une éducation honnête; mais l'éducation et puis rien avec, n'est souvent qu'un malheur de plus... ça n'm'a pas empêché de faire de Laure une ouvrière, parce qu'il fallait vivre et que nous ne vivons que de son travail, et la journée d'une fleuriste, ça ne va pas loin... Cependant la recherche du comte de Saint-Méran serait depuis longtemps repoussée, s'il ne nous eût pas d'abord déclaré ses vues légitimes.

LOUIS. C'est étonnant, car le faubourg Saint-Germain ne fait pas souvent des recrues conjugales rue Saint-Denis, et on ne vient guère de la rue Saint-Dominique se marier à la paroisse de Saint-Leu.

Mme ROBERT. Dam! c'est que l'amour franchit toutes les distances.

LOUIS. Oui, il y a une vieille chanson qui l'dit:

L'amour ainsi qu'la nature...

Convenez cependant qu'il faut que M. le comte de Saint-Méran saute à pieds joints par dessus bien des choses, pour venir de son hôtel de la rue Saint-Dominique à votre sixième étage du passage de la Marmite. Mais voyons, là, dites-moi enfin comment cette inclination a commencé. Mademoiselle Laure s'est montrée avec moi d'une réserve...

Mme ROBERT. Elle craignait de vous affliger, mon neveu.

LOUIS. Puisqu'il faut que je prenne mon parti, je dois savoir au moins pourquoi. A cet égard, je ne vois pas par quelle raison un amoureux ne serait pas aussi bien informé qu'un mari.

Mme ROBERT. C'est vers le milieu du mois dernier, nous nous rendions ma fille et moi au Champ-de-Mars, pour voir une grande revue. Au moment où nous traversions la rue Saint-Dominique, le comte de Saint-Méran sortait de son hôtel avec un brillant état-major.

LOUIS. Voyez-vous l'hasard...

Mme ROBERT. Laure effrayée par c'te cohue veut se hâter de franchir le ruisseau; elle s'embarrasse

Digitized by Google

dans sa robe, tombe sous les pieds des chevaux et s'évanouit au milieu du groupe des cavaliers.

LOUIS. Comme c'est roman...

Mme ROBERT. Le comte met pied à terre; ses officiers font comme lui. Heureusement ma pauvre Laure n'était pas blessée; comme on n'en savait rien encore ce pendant, on la transporte dans l'hôtel; M. de Saint-Méran commande que jusqu'à son retour on donne à la jeune fille tous les soins nécessaires... et lorsqu'elle reveint de son évanouissement, elle se trouve près de moi dans un magnifique salon.

LOUIS. Eh! bien, voyez-vous, madame Robert, il n'y a rien de mieux dans les *Mille et une Nuits*.

Mme ROBERT. Après la revue, le comte ne voulut confier à personne le soin de nous reconduire; il fit atteler les chevaux à sa voiture.

LOUIS. J'aurais voulu vous entendre indiquer au cocher le passage de la Marmite!

Mme ROBERT. Il fallut bien le nommer, et le comte voulut absolument monter jusqu'à notre porte.

LOUIS. Cela s'appelle de la politesse à perte d'haleine.

Mme ROBERT. Que te dirai-je enfin? il nous fait causer, il trouve à ta cousine du sens, de la modestie...

LOUIS. Une jolie figure d'abord.

Mme ROBERT. C'est possible, ça ne nuit pas au reste. Il s'enflamme pour tout ça... il me demande la permission de venir nous voir... ses visites deviennent assidues.

LOUIS. Madame Robert, madame Robert, prenez-garde... j'en ai appris de belles sur nos braves, et j'ai vus que grâce à eux, il y a bien des mensonges dans les registres de l'état civil de Berlin, Vienne et Madrid.

Mme ROBERT. Les intentions du comte sont pures.

LOUIS. C'est que voyez-vous, si ce mariage manquait, ça pourrait nuire à un autre. Tromper une jeune fille, c'est un passe-temps du bon ton, et ces messieurs se racontent ça au Café Anglais, en se curant les dents.

Mme ROBERT. Heureusement c'est aujourd'hui prévu que le contrat doit être dressé.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAURE. *Elle pose sur la table quelques ustensiles de fleuriste.*

LAURE, *embrassant sa mère.* Bonjour, ma bonne mère. Bonjour, Louis.

LOUIS. Mademoiselle Laure, je vous présente mon respect.

LAURE. Bon Dieu! quel ton de cérémonie!

LOUIS. C'est celui qui convient à un pauvre conscrit devant la future d'un lieutenant-général.

Mme ROBERT. Un conscrit! que veux-tu dire?

LOUIS. Que j'ai vingt ans, que je devais tirer à la réquisition dans un mois, mais que dès aujourd'hui je me fais soldat... Portez arme! apprêtez armes, feu, pan. L'ennemi riposte... une balle au milieu du front... pouff... (*Il fait le mouvement de quelque qui tombe sur le nez.*) Me voilà guéri d'amour.

LAURE. Louis, c'est mal... vous savez combien je vous suis attachée... je donnerais pour vous ma vie; pourquoi me demandez-vous mon cœur?

LOUIS. C'est juste... vous ne m'avez jamais encouragé. Je soupirais en surnuméraire... Vous mettez mon amour à la réforme avant d'être appointé; il n'y a rien à dire.

Mme ROBERT. Pauvre garçon!

LAURE. Vous me devez cette justice, Louis, que je n'ai point fait la coquette avec vous. Trop franche pour encourager des sentimens que je ne partageais pas, je vous ai prévenu. Après cela, quand une demoiselle dit à un jeune homme: je ne saurais répondre à votre amour; si le jeune homme s'entête à l'aimer, elle ne peut pas empêcher ça.

LOUIS. Sans doute, sans doute; un petit avis officieux, et voilà la conscience quitte. C'est à l'amoureux repoussé à se payer de philosophie.

Mme ROBERT. C'est ce que je te disais.

LOUIS. Et moi, je me fais ce matin même philosophe dans le quatrième régiment de hussards.

LAURE. Qu'entends-je? Louis... vous nous quittez?

LOUIS. Voulez-vous que je reste pour en voir un autre... non, non, non, il faut bien souffrir ce qu'on ne pourrait empêcher... mais, après ça, j'ai bien l'honneur d'être... (*Louis va pour sortir, Sinval se présente. Louis s'efface, salue et sort.*)

SCENE III.

Mme ROBERT, LAURE, SINVAL.

SINVAL. Serviteur, madame Robert... je mets mon hommage aux pieds de mademoiselle Laure. Je croyais trouver ici M. de Saint-Méran.

Mme ROBERT. Nous ne l'avons pas encore vu.

SINVAL. Vous le verrez, mesdames, vous le verrez, et bientôt... il ne se fera pas attendre. Oh! les amans sont d'une exactitude... les maris, ah! dam! c'est différent; changement d'état, changement d'habitude. Mais ça n'empêche pas le mariage de rester à la mode et d'avoir des momens très agréables. Vous saurez cela avant la fin du mois. Ce matin, j'étais avec le comte dans son cabinet, lorsque le notaire est venu jeter les bases du contrat, et j'ai su de la bouche de Saint-Méran lui-même, que ce soir l'acte sera signé. (*A Laure.*) Je parie que vous n'en êtes pas fâchée?

LAURE. Monsieur...

SINVAL. Je suis un sot, ces choses là ne se demandent pas... l'amour est comme la vapeur, puissance concentrée qui ne se manifeste au dehors que par une explosion.

Mme ROBERT. Hé! hé!.. la comparaison est drôle!..

SINVAL. Moi, je ne suis pas content du comte.

LAURE. Vous, monsieur?

SINVAL. Quoi! le mariage est décidé; aujourd'hui l'on signe le contrat, et moi, Sinval, maître des cérémonies officieux du comte, moi connu par des antécédens admirables dans l'art d'approprier un dîner aux évènemens, et à la direction des hommes et des choses, je ne suis prévenu que vingt-quatre heures d'avance, pour créer un repas de noce.

LAURE. C'est que M. de Saint-Méran veut éviter peut-être un apparat inutile.

SINVAL. Les mariées parlent toutes de même, et suivant elles, le repas de noces est la moindre des choses. Mais moi qui connais à fond les inclinations sociales, je ne puis en conscience partager cette opinion. Le dîner est le certificat indélébile d'une solennité matrimoniale. On oublie ce beau cortège, où la nouvelle épouse marche vers le bonheur en

Digitized by Google

souliers de satin blanc. On oublie son embarras de la veille, son petit air indifférent du soir qui ne ressemble pas mal au feu caché sous la cendre, et sa pâleur intéressante du lendemain; les plaisirs, le bal, etc., tout ça passe avec la circonstance. Mais le repas de noce, les bons estomacs s'en souviennent longtemps, et les mauvais donc, qui ne l'oublient jamais.

Mme ROBERT. Il est très plaisant, M. Sinval!

SAINVAL. St-Méran croit que l'on enlève d'assaut le menu d'un dîner comme il emporte une redoute... c'est une erreur. Il faut plus d'adresse, de persévérance, de génie pour se rendre maître de l'amour-propre d'un chef de cuisine que pour combiner la tactique de vingt généraux, et le feu de dix batteries est moins difficile à entretenir utilement que celui de deux fourneaux.

LAURE. Oui, j'ai entendu parler quelquefois de l'importance des repas, et leurs résultats....

SINVAL. Sont incalculables, mademoiselle, nous avons vu de graves conférences d'ambassadeurs où un aloyau cuit à point était la meilleure pièce diplomatique.

LAURE. C'était au moins là plus substantielle.

SINVAL, *très vite*. Puisque j'ai du temps devant moi, je passe chez Chevet, j'ai deux mots à dire à Félix, trois flacons de liqueur des îles à déguster chez Lemoine, des ordres à donner au maître d'hôtel du comte et un petit avis à glisser au notaire. Partout j'examine, je compare, je discute et j'adopte. Au revoir, mesdames, mon cabriolet m'attend; je cours, je reviens, et nous terminons... (*A Laure*). c'est-à-dire, vous terminez le plus joli épisode de la vie d'une jeune personne.

AIR : *Vaudeville des chemins de fer.*

Je veux qu'à ma voix tout s'apprête,
Et le jour des noces vraiment,
Je serai l'ame de la fête,
Mais jusqu'à minuit seulement.
Hâtons-nous et que nul prétexte,
Ne retarde votre travail. (A Laure.)
Je vous laisse fournir le texte.
Moi, je vais broder maint détail.

ENSEMBLE.

Je veux qu'à ma voix, etc.

MADAME ROBERT.

Il veut qu'à sa voix tout s'apprête,
Et le jour des noces vraiment,
Il sera l'ame de la fête,
Mais jusqu'à minuit seulement.

LAURE.

Il veut qu'à sa voix tout s'apprête,
Et le jour des noces vraiment.
Il sera l'ame de la fête,
Ah! que ce jour sera charmant.

SCENE IV.

Mme ROBERT, LAURE.

LAURE. Je ne puis guères me dispenser de retourner ce soir au magasin; je n'ai pas prévenu madame.

Mme ROBERT. Madame!... on la fera prévenir... et c'est de toi qu'on dira bientôt madame... (*Avec importance.*) Sachez, ma fille, prendre une autre allure! A la veille d'une situation brillante, il faut oublier les goûts et les habitudes de la petite ouvrière.

LAURE. Maman, permettez que je remplisse jusqu'au dernier moment les devoirs de ma condition présente.

Mme ROBERT. Je crois en vérité qu'elle est plus raisonnable que moi.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE. Bonjour, madame Robert.

Mme ROBERT. Vot' servante, M. le comte.

LE COMTE. Enfin, ma Laure, je puis me livrer sans réserve à mon bonheur. Tous les retards sont expirés, toutes les difficultés aplanies; dans quelques heures nous signons le contrat, et vous allez voir arriver des robes, des chapeaux, des schalls et des bijoux à choisir... pour votre bonne mère et pour vous...

LAURE. Des robes...

LE COMTE. Toutes faites et délicieuses.

LAURE. Que celles qui les apportent auront la complaisance de remporter.

LE COMTE. Par exemple!

Mme ROBERT. Qu'est-ce que tu dis donc?

LE COMTE. Laure, je ne vous conçois pas.

Mme ROBERT. Ni moi non plus.

LAURE. M. le comte, répondez-moi avec franchise, Quel est votre dessein en faisant apporter ces objets de toilette.

LE COMTE. Mais, il me semble, mademoiselle, qu'au point où nous en sommes, l'usage m'autorise.

LAURE. Oui, l'usage, avant la célébration d'un mariage, permet, je crois, au prétendu, d'offrir quelques présens, gages d'une alliance prochaine. (*Avec intention.*) Mais ces robes toutes faites, ces chapeaux, ces collerettes toutes montées, qu'on m'apporte aujourd'hui et à ma tante, il fallait et vite et vite que nous en fussions parées pour vous suivre chez le notaire.

LE COMTE, *embarrassé*. Il faut bien, chère Laure, que j'en convienne... Je n'avais pas prévu là difficulté...

Mme ROBERT, *bas à Laure*. Ma fille, y penses-tu?

LAURE. Laissez-moi, maman. (*Au comte.*) Si vous n'avez pas prévu la difficulté, M. le comte, cela me prouve que vous ne me connaissez pas encore. Je suis plus avancée à votre égard et je vais interpréter votre pensée. Vous vouliez déguiser ma condition trop modeste sous l'élégance de vos brillans achats.

LE COMTE. Que dites-vous!...

LAURE. La vérité! ah! monsieur, si dès avant la signature du contrat qui n'est point encore un lien indissoluble, vous craignez de me montrer sous des vêtemens simples, mais convenables, et tout à fait en rapport avec ma situation présente, que sera ce après le mariage qui dissipe, à ce qu'on dit, tant d'illusions?... alors les brillans atours ne vous cacheront plus l'obscurité de ma naissance, vous rougirez de vous être mésallié, et le malheur de tous deux sera la conséquence de notre commune faiblesse. Comte, il faut prévenir cette extrémité... reprenez vos sermens...

LE COMTE. Que dites-vous, bon dieu!... plutôt mille fois mourir; Laure, vous me pardonnerez un éclair de vanité tout à fait involontaire et que j'abjure à vos genoux.

LAURE, *émue*. C'est un sacrifice que vous me faites... aujourd'hui... et dont vous vous repentirez plus tard.

Digitized by Google

LE COMTE. Jamais, jamais... je suis du peuple aussi... c'est à mon épée que je dois ma fortune et mon titre... je vous l'ai déjà dit... vous ne sauriez me garder rancune d'une maladresse...

Mme ROBERT. Qui partait bien certainement d'un désir de te plaire.

LE COMTE. Vous le voyez, votre mère plaide pour moi... obtiendra-t-elle mon pardon?

LAURE, *lui tendant la main*. Mon cœur ne veut avoir de mémoire que pour vos bontés.

LE COMTE. Maudits chiffons! s'ils étaient là, je les brûlerais en votre présence...

LAURE, *souriant*. Cela n'est pas nécessaire. Le moment approche où je pourrai les recevoir... permettez, en attendant, que j'aille avec les ressources de la petite fleuriste, parer modestement la prétendue du comte de Saint-Méran.

(Elle entre avec sa mère dans la pièce voisine.)

SCENE VI.

LE COMTE, *seul*.

C'est pourtant vrai qu'un mouvement de sot orgueil m'avait fait demander pour elle ces malencontreuses parures... qu'a-t-elle besoin, en effet, d'autre parure que ses charmes? et pourquoi rougirais-je de la présenter aux miens dans toute sa simplicité? Les miens, n'est-ce pas moi qui les ai faits ce qu'ils sont? Avant d'être soldat, général et comte, n'étais-je pas garçon de ferme, comme Laure fille de boutique?

AIR:

Ah! je le sens, ce souvenir m'est doux...
Du sein du peuple, en nos grands jours d'orages,
Je m'élançai pour chasser loin de nous,
Les étrangers qui souillaient nos rivages...
Lorsqu'aujourd'hui, pris d'un amour nouveau,
Du peuple j'épouse une fille,
Mon cœur bondit de joie et mon œil brille,
Car je reviens à mon berceau,
Oui, je reviens à mon berceau.

(S'approchant de la table.)

C'est avec le secours de ces outils légers qu'elle soutenait sa mère; et mon père aussi, pour soutenir sa famille dirigea laborieusement et m'apprit d'abord à manier des instrumens de fer... la bêche, le soc de la charrue... il n'y avait de différence que dans la forme.

SCENE VII.

LE COMTE, LOUIS, *en uniforme de hussard*.

LE COMTE. Militaire, que demandez-vous?...

LOUIS, *à part*. C'est le comte... (*Haut.*) Je venais prendre congé de ma tante et de ma cousine. Demain je pars pour l'armée d'Espagne.

LE COMTE, *se levant*. Ah! vous êtes le parent de ces dames?... Elles ne m'avaient pas parlé de vous.

LOUIS. C'est si peu de chose qu'un parent de mon espèce!

LE COMTE. Pourquoi donc?... il y a vingt ans, je n'étais pas plus que vous, et je croyais tenir ma place dans le monde tout comme un autre.

LOUIS. Il paraît, général, que vous aviez les coudées franches, car vous pouvez vous vanter d'avoir fait votre chemin.

LE COMTE. La carrière que j'ai parcourue n'est pas fermée. Tout militaire y arrive du dernier grade au premier. Beaucoup de soldats sortis d'une chaumière ont mérité tous leurs grades dans nos belles campagnes et sont venus déposer leurs armes, leurs cordons et leurs blessures sur des coussins moëlleux, dans un château qu'ils avaient conquis à la pointe du sabre. Tous nos maréchaux n'étaient pas ducs avant la bataille.

LOUIS. Sans doute, sans doute. (*Soulevant son fourniment.*) Mais, je crois que ma sabretâche est trop petite pour contenir un bâton de maréchal.

LE COMTE. Trop petite...

AIR: *Et voilà comme tout s'arrange.*

Ce mot là, monsieur, sonne mal,
Un soldat avec du courage,
Peut du bâton de maréchal,
Rêver à son tour l'héritage.
Pour tout conscrit même en sarreau,
Ce bâton doit être une amorce.
(*Montrant la sabretache.*)
S'il est trop grand pour ce fourreau,
Il faut par un effort plus beau,
Il faut l'y faire entrer de force,
Oui, morbleu, qu'il entre de force.

Mais d'où me connaissez-vous, mon jeune camarade?

LOUIS. Je me doute bien, monsieur, que vous ne pouvez être que le comte de Saint-Méran, le futur de Laure. Car un sixième, au quartier Saint-Denis, n'est pas le rendez-vous ordinaire de la cour.

LE COMTE. En effet, vous ne vous trompez pas, et puisque je vais devenir votre cousin, j'aurai soin de vous au service. Vous appartenez à ce que je vois au quatrième régiment de hussards. Votre colonel est mon ami.

LOUIS. Mais, c'est que je pars demain.

LE COMTE. Ma protection vous accompagnera.

LOUIS. Ça sera facile. Il faut que la faveur aille bien doucement pour ne pas suivre un protégé qui ne marche que par journées d'étape.

LE COMTE. Je veux que vous avanciez rapidement.

LOUIS. En tous cas, si vous me poussez à la guerre, vous pouvez être sûr, monsieur le comte, que je ne reculerai pas.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SINVAL.

SINVAL, *à lui-même*. Ouf! la rude tâche que de bien ordonner un grand repas, de manière à concilier toutes les opinions, je veux dire tous les appétits.

LE COMTE. Ah! vous voilà, Sinval? vous arrivez à propos. Nous nous rendons à l'instant chez mon notaire.

SINVAL. Je suis tout à vous, mon cher comte.

LOUIS, *à part*. Allons! j'embrasse à temps le parti des armes... l'amour va signer mon congé absolu.

SINVAL. Savez-vous que c'est un drôle d'homme que votre notaire? Ne voulait-il pas nous faire passer le contrat dans son cabinet, au milieu des liasses d'inventaires, des comptes de tutelle et des ventes à l'amiable et par licitation? Encore fallait-il arriver dans ce sanctuaire poudreux en traversant l'étude des clercs où l'on déjeune, l'été, d'une livre de cerises, et l'hiver, d'une poire de bon chrétien, arrosée d'un grand verre d'eau clarifiée. Ça fait froid dans l'estomac rien que d'y penser.

LE COMTE. Mais où voulez-vous donc qu'un notaire nous reçoive?...

SINVAL. Où?... dans son jardin, sous un joli berceau de jasmin que je lui ai désigné de sa croisée... c'est là qu'il va nous offrir une collation dont j'ai jeté négligemment le menu dans la conversation.

Digitized by Google

LE COMTE. Mais ne craignez-vous pas que cette collation...

SINVAL. C'est une clause de plus au contrat.... soyez tranquille, vous la paierez comme les autres.

LE COMTE. J'en suis convaincu.

SINVAL. Vous concevez, mon cher comte.. ces mots de douaire, de préciput... c'est d'une monotonie... et l'on est heureux d'avoir du champagne, des meringues et un fromage glacé pour varier un peu le vocabulaire du notariat... c'est un chapitre à ajouter au parfait notaire... a table, on discute avec plus de franchise de la communauté de biens... de la dot... des dons entre vifs... une purée de faisans fait couler une clause, un coulis d'ecrévisses en fait digérer une autre ; et moi, qui vous parle, j'ai vu plus d'un pauvre héritier que ces seuls mots *d'enterrement et de deuil* faisaient fondre en larmes, et qui finissait par avaler avec un verre de champagne la clause du testament.

SCENE IX.

LES MEMES, Mme ROBERT, LAURE, *elle est mise avec une élegance simplicité.*

LAURE, *à part.* Que vois-je, Louis !...

Mme ROBERT, *à part.* Mon neveu ici ! Eh bien ! si j'avais à choisir, j'aimerais autant le voir ailleurs.

LE COMTE. Laure, je viens de faire connaissance avec votre cousin... ce sera j'en suis sûr un brave, et je me charge de son avancement.

LOUIS. Oui, monsieur le comte a bien voulu me promettre sa protection, et grâce à elle, j'espère me faire tuer en Espagne avec distinction.

LAURE, *à part.* Son dessein est de m'affliger... ah ! cette petite vengeance lui est bien permise...

SINVAL. Jeune homme, un soldat ne doit jamais parler de la mort. Il y a tant de chances heureuses à la guerre. La victoire, la conquête et le dîner des vaincus, voilà la perspective qu'il faut toujours avoir devant les yeux.

LE COMTE. Mon cher cousin, remettons à quelques jours les détails qui vous concernent. Vous ne perdrez pas pour attendre.

LOUIS, *à part.* Et lui gagnera beaucoup en m'attendant pas.

LE COMTE, *lui tendant la main.* Je vous invite à la noce.

LOUIS. Moi, pauv' hussard.

LE COMTE. Pourquoi donc le soldat ne s'asseoirait-il pas à la table de son général ? Ils marchent bien au feu ensemble. La gloire n'a pas de préjugés. Un jour de bataille, elle envoie des billets d'invitation à tout le monde ; et un jour de noces, c'est comme un jour de bataille ; on s'entoure de toute sa famille. Mesdames, montons en voiture.

LAURE. Un mot encore : nous allons signer un contrat dont j'ignore les dispositions. Voici, les miennes et je vous préviens, monsieur le comte, qu'elles sont invariables.

LE COMTE. J'écoute, Laure.

LAURE. Je vous l'ai déjà dit, c'est mon cœur qui vous donne ma main, c'est votre amour qui la reçoit. Dans cette communauté j'apporte autant que vous... Tout ce que vous ajouteriez à vos dons rendrait la réciprocité impossible. Je refuse donc toute espèce d'avantage.

LE COMTE. Quoi, chère Laure, vous m'enlevez le bonheur d'enrichir une épouse adorée ?...

LAURE. Je vous l'ai dit, ma résolution est invariable.

Mme ROBERT. Mais, ma fille...

SINVAL, *à Mme Robert.* Soyez donc tranquille, avant dix mois un petit baron de Saint-Méran viendra plaider la cause de sa mere et je vous arrangerai le plus délicieux repas de baptême ! et ce que mademoiselle refuse par contrat, il faudra bien qu'elle l'accepte dans une boîte de dragées conjugales.

ENSEMBLE.

AIR *de la Dame Blanche.*

LE COMTE, LAURE.

Ah ! livrons-nous avec ivresse,
A l'espoir le plus enchanteur
Dans l'avenir de la tendresse
Tout est plaisir, tout est bonheur.

SINVAL, Mme ROBERT.

Ah ! livrez-vous avec ivresse
A l'espoir le plus enchanteur
Dans l'avenir de la tendresse.
Tout est plaisir, tout est bonheur.

LOUIS, *à part.*

Ils se livrent avec ivresse
A l'espoir le plus enchanteur ;
Moi je renonce à la tendresse
Sans avoir connu le bonheur.

SCENE X.

LES MEMES, DERVILLE.

(Derville entre dans la chambre un peu avant qu'on ait fini de chanter le chœur.)

DERVILLE. M. le comte de Saint-Méran ?

LE COMTE. C'est moi, monsieur...

DERVILLE. Je suis désolé, monsieur le comte, d'être venu vous chercher jusqu'ici... ce n'est qu'après avoir passé à votre hôtel... l'affaire était d'une telle urgence... la mission dont je suis chargé souffrait si peu de retard...

LE COMTE. Expliquez-vous, monsieur... de quoi s'agit-il ?

DERVILLE. Monsieur le comte, au nom de votre famille dont j'ai l'honneur de faire partie... je suis porteur d'une lettre...

LE COMTE. Une lettre de ma famille... dans un pareil moment... quoi, de si pressé... voyons, monsieur.... (*Il prend la lettre.*) mesdames, vous permettez ?...

SINVAL. Est-ce que la chère famille prétendrait à l'honneur d'ordonner le repas ?

LOUIS. C'est drôle que c'te lettre, ça m'fait un effet tout singulier.

LE COMTE, *lisant.* « Monsieur le comte, nous ne » prétendons nullement vous dicter le choix que » vous avez à faire... » C'est bien heureux !... » Et » nous arroger ainsi un droit que nous n'avons » pas... » et je dois en être bien reconnaissant !... » Mais nous sommes juges de nos sentimens et » maîtres de notre conduite. » C'est tout simple comme moi de la mienne... à quoi bon me l'écrire ?...

DERVILLE. Veuillez continuer !...

LE COMTE, *lisant.* « En conséquence, nous vous » déclarons, monsieur le comte, que si vous persistez » dans votre projet de mariage, nous sommes déci- » der à ne vous revoir jamais... » Comment ! il est possible qu'ils aient osé !... (*Froissant le papier.*)

Digitized by Google

« Vos dévoués parens. » Dévoués est original !.. oui... voilà bien leurs noms tout au long... tous ont signé cette stupide pancarte... les insolens !...

DERVILLE. Vous vous méprenez sur leurs intentions... ce n'est point une insulte, mais un conseil... ils voudraient que vous ne fissiez pas une mésalliance !...

LE COMTE, *riant*. Oh ! c'est pas trop bouffon... une mésalliance !... et qu'est-ce qui dit cela ?... mon cousin Pierre Gorju, sans doute qui était pauvre barbier dans notre village, lorsque je l'ai fait placer dans les bureaux de la guerre... ou bien, ma sœur qui avant d'apprendre à lire et d'être, grâce à moi, femme d'un gros fournisseur et de s'appeller madame de Saint-Cernin, s'appelait Madeleine Lucas, tout court, et gardait les vaches de la commune.

LAURE, *avec dignité*. Monsieur le comte, il ne s'agit plus de ce qu'ils ont été, mais de ce qu'ils sont aujourd'hui... sans doute, ils ne pouvaient prendre un plus mauvais moyen et plus propre à vous irriter ; c'est pour cela que je vous engage à réfléchir...

LOUIS. Elle a raison, ma cousine, et demain....

LAURE. Il ne faut pas que l'on puisse dire que vous avez été entraîné par humeur, à conclure une alliance que je n'ai pas recherchée...

LOUIS. Oh ! mon dieu, voilà que je commence à me dégoûter de l'état militaire.

LE COMTE. Quoi, Laure, vous aussi ?...

LAURE. Accordez quelques jours à de sérieuses réflexions...

LE COMTE, *impatienté*. M'imposer des conditions pour m'honorer de leurs visites...

LAURE, *d'un ton ferme*. Plus votre indignation s'exalte... plus j'insiste... réfléchiss.z...

LE COMTE. C'est tout réfléchi... je ne retarderai pas une minute...

LAURE, *de même*. Je l'exige !...

LE COMTE. Quoi, Laure ! c'est vous qui vous faites leur auxiliaire... ils se vanteront grâce à vous, d'avoir pu mettre obstacle à la réalisation de mes vœux les plus ardens....

LAURE, *baissant de yeux*. Pour quelques jours seulement...

LE COMTE. N'ais pour quelques jours...

LAURE. Je vous le promets, monsieur le comte, si votre détermination est encore la même...

LE COMTE. Elle est irrévocable, et maintenant... à défaut de vous que j'aime plus que je ne puis dire... j'épouserais plutôt... pardon, ma chère Laure, pardon... je n'ai pas le sens commun... je deviens aussi ridicule avec ma colère que... ces insolens... avec leur lettre... (*A Derville.*) Quant à vous, monsieur l'ambassadeur, qui vous êtes chargé d'une pareille commission, dites-bien à vos amis et alliés de ne pas se targuer de ce léger retard qu'ils doivent à la trop scrupuleuse délicatesse de mademoiselle, comme d'une victoire... l'affaire est faite, entendez-vous... dans ma tête et dans mon cœur.

DERVILLE, *s'inclinant*. Je tiens trop à l'estime de monsieur le comte, pour ne pas chercher à dissiper la fausse opinion qu'il paraît s'être formée à mon égard... si je me chargé d'une mission qui me répugnait, et à laquelle ne s'associaient ni ma volonté, ni mes sentimens, c'était pour avoir une occasion de me mettre en rapport avec un parent que j'aimais et honorais sans le connaître, et j'avoue, monsieur le comte, que dans ce moment, mon plus ardent désir serait de me rapprocher de vous et d'être témoin de votre bonheur domestique.

LE COMTE. A la bonne heure ! à la bonne heure ! monsieur, ce langage est plus convenable. Nous verrons cela... dans tous les cas, je suis enchanté que vous sachiez et que vous redisiez l'importance que j'attache aux remontrances de mes chers parens. (*Il déchire la lettre.*)

Mme ROBERT. En voilà un brave homme,

LOUIS, *à part*. Ça n'a été qu'une fausse joie... allons, qu'elle soit heureuse... et que je reste soldat.

LE COMTE. Malgré votre entêtement, Laure, car ce n'est pas autre chose...

Mme ROBERT. Oh ! ça, c'est vrai !..

LAURE. Vous avez tort...

LE COMTE. Rien ne sera changé dans nos joyeuses dispositions... et pour que la journée ne soit pas perdue, nous allons aller chez Véry, faire le repas des fiançailles. (*A Derville.*) Vous entendez, monsieur l'ambassadeur ?...

SINVAL. Magnifique idée !... je vais dresser la carte...

LOUIS. Et moi, j'vas m'en mettre jusques là... si je n'en étouffe pas, ça ne s'ra pas ma faute.

(*On reprend le chœur précédent en y ajoutant la partie suivante.*)

LOUIS *à part*.

Ils se livrent avec ivresse,
A l'espoir le plus enchanteur.
Moi, j'enrage, car leur tendresse
Détruit hélas! tout mon bonheur !

Laure ne chante pas. Elle paraît plongée dans ses réflexions.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

DEUXIEME ACTE. — DEUXIÈME ÉPOQUE.

Le Théâtre représente un salon de l'hôtel St-Méran. Au fond à droite du spectateur, une porte placée à côté de l'entrée principale, laisse appercevoir l'intérieur d'un boudoir et un secrétaire. Une seconde porte située à gauche du spectateur, conduit au cabinet du comte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, ALFRED.

DERVILLE. Ah ! tu es le fils de Dupré ; et c'est toi qu'il m'envoie pour avoir des nouvelles de ce qui se passe ici. Tu as donc de l'intelligence?

ALFRED. Mais on dit que je n'en manque pas. Chez M. Morand, le notaire, où je suis saute-ruisseau, demandez au premier clerc! quand ces messieurs ont quelque mission difficile à remplir et qui veut de la promptitude et de la discrétion, il leur dit: très bien, il faut en charger Alfred ; il ne fera pas de boulette, lui.

DERVILLE. Eh ! bien, petit-cousin, je suis enchanté d'avoir fait ta connaissance. Ton père doit commencer à voir, ainsi que les autres parens, que j'ai bien fait d'accepter chez le comte la place de secrétaire, malgré son mariage avec la petite fleuriste.

ALFRED. Il ne dit pas non, cousin !

DERVILLE. D'abord, si j'avais fait comme eux, que j'eusse rompu avec Saint-Méran, son influence eût été perdue pour la famille et ton père n'aurait pas la place de greffier du juge de paix, que j'ai obtenue pour lui, par l'entremise du cher parent.

ALFRED. Il le sait bien... aussi serait-il tout prêt à lui témoigner sa reconnaissance, si vous trouviez convenable qu'il le vît ainsi que sa femme.

DERVILLE. Inutile tout-à-fait que la famille ait les les moindres relations avec cette femme là. C'est assez qu'un de nous soit obligé de vivre avec elle, sous le même toit. Il est bon qu'elle reste étrangère aux autres, aux jeunes surtout; vous vous laisseriez séduire.

ALFRED. Elle est donc jolie ?

DERVILLE. Est-ce que pour des gamins de dix-huit ans, toutes les jeunes femmes ne sont pas jolies, et puis elle vous prendrait encore avec ses manières douces et ses airs de bonté.

ALFRED. Eh ! bien, voilà que vous me donneriez envie de la connaître.

DERVILLE. Petit-cousin, il faut renfoncer cette envie là. Pour être prêts à profiter de toute les occasions qui peuvent s'offrir un jour, de rentrer dans nos droits d'héritiers, sans scrupules, il ne faut pas entretenir de relations inutiles avec celle qui n'est là que pour nous frustrer de l'héritage.

ALFRED. Ah! ça, mon cousin, pardon de la réflexion, mais quelle occasion peut s'offrir de rentrer dans nos droits, s'il vous plait?

DERVILLE. Si le comte venait à mourir.

ALFRED. Il n'est ni d'un âge, ni d'une constitution à faire supposer...

DERVILLE. Avec un parent dans l'armée, on a toujours l'espérance d'une balle, d'un coup de sabre ou d'un boulet ; il ne faut qu'une guerre pour cela.

ALFRED, En supposant qu'un petit héritier ne vienne pas se mettre en travers de nos prétentions.

DERVILLE. Voilà trois ans qu'il devrait être venu.. ils n'auront pas d'enfans, rien à craindre de ce côté. Ensuite, les projets du comte, ses actions, jusqu'à ses pensées, je les connais aussitôt que sa femme, et vous mes chers amis, vous les connaissez presque aussitôt que moi. Tu pourras dire à la famille que les choses sont toujours dans le même état ; que la comtesse s'entête encore à repousser les avantages que son mari voudrait lui faire, et qu'elle met du reste tant d'ordre dans les affaires de M. de Saint-Méran, que nous ne pourrions pas espérer mieux d'un agent que nous paierions pour étendre et faire prospérer dans l'intérêt des collatéraux la fortune, et les biens qui nous reviendront un jour. Il n'y a qu'une chose qui m'interloque là-dedans, c'est que ce désintéressement ne peut être naturel.

ALFRED. Pourquoi?

DERVILLE. Parce que j'entends du bruit... je te conterai cela plus tard... (*Alfred sort par la porte du fond.*

SCENE II.

LE COMTE, *en tenue d'officier-général, et un agenda à la main.* LOUIS, *en uniforme d'officier de hussards, avec une croix.* DERVILLE, *se mettant à écrire à une table.*

LE COMTE. Que je suis aise de vous revoir, mon cher Louis, et surtout avec ce brillant uniforme.

LOUIS. C'est à vous que je dois ce grade, mon général, avant de l'avoir mérité peut-être.

LE COMTE. Et la croix ?

LOUIS. Ah ! c'est différent. Il fallait bien étrenner et consacrer ma nomination. J'eus la chance, un combat m'apporta un drapeau à enlever, une balle à recevoir. Le prince jugea mon épaulette trop chèrement payée; il voulut me donner du retour et j'obtins la décoratiou.

LE COMTE. Maintenant vous allez vous reposer de vos fatigues.

DERVILLE. Un ennemi de plus dans la place.

LE COMTE. Hier, au château, le ministre a promis à la comtesse de vous attacher à moi en qualité d'aide de camp.

DERVILLE. Voyez si tous ces niais de maris ne sont pas les mêmes.

LE COMTE. Et vous arrivez à propos pour hâter l'expédition de votre brevet.

LOUIS. Chère et bonne Laure, combien je vais la remercier.

LE COMTE, Remerciez-là surtout d'avoir fait mon bonheur.

DERVILLE. C'est ça, pousse, pousse le loup dans la bergerie.

Digitized by Google

LE COMTE. Il n'y manque qu'une chose...

DERVILLE. Nous y voilà.

LOUIS. Un héritier qui ne répond pas encore à l'appel. Cela viendra, mon général.

DERVILLE, *à lui-même*. Hein!.. il dit cela avec un aplomb, ça viendra.

LOUIS. Vous n'êtes en ménage que depuis deux ans et demi.

DERVILLE. Oh! ces cousins!.. il est capable d'y mette du sien.

LE COMTE, *amenant Louis à l'avant-scène*. Ce qui me désespère, à cause de cela même, c'est l'obstination de Laure à refuser les avantages que ma prévoyance veut lui assurer.

DERVILLE. On se défie de mes oreilles, on parle bas.

LOUIS. Tenez, M. le Comte, j'approuve entièrement ma cousine.

DERVILLE. Ah! c'est le cousin... diable! un ennemi de plus.

LOUIS, *après avoir jeté les yeux sur Derville; il dit plus bas*. Vos parens ont assez fait la moue de ce qu'ils appellent une mésalliance. Ne réveillez pas leur animosité, maintenant qu'ils savent que vous n'avez pas mésallié des richesses qu'ils convoitent dans toute leur pureté.

LE COMTE. L'expérience aurait dû les éclairer, cependant. Indigné de leurs prétentions ridicules, je leur ai retiré ma protection. Derville, *(Il le montre)* mon secrétaire, est le seul qui se soit montré raisonnable. Il est venu me retrouver après mon mariage... il a continué de me voir... je l'ai attaché à mes bureaux. Je lui ferai du bien.

LOUIS. L'expérience éclaire les sages; elle n'est sans fruit que pour les méchans et les sots.

LE COMTE, *à Louis*. Pardon! (*Il ouvre l'agenda qu'il tenait, à part.*) Louis est aussi peu raisonnable que ma femme... ce n'est pas à lui non plus que je ferai part de mes dispositions récentes et secrètes en faveur de sa cousine. (*Haut, au secrétaire.*) Derville, dès que mon courrier sera fait, apportez-le moi. (*A Louis.*) Je vous rejoins bientôt.

AIR :

Pour quelques instants je vous laisse
Chez la comtesse il est grand jour,
Ne retardez pas l'allégresse
Qu'elle aura de votre retour.

LOUIS *à part*.

A la revoir lorsque je pense
Je sens déjà battre mon cœur,
Je n'ai rêvé que sa présence,
Et mes souvenirs me font peur.

LE COMTE.

Pour quelques instants, etc.,

LOUIS.

Allons, allons, point de faiblesse,
Oublions ce fatal amour.
Ne laissons voir que la tendresse
Qu'un parent lui porte en ce jour.

LOUIS. Je cours embrasser ma cousine. *(Il sort, le Comte entre dans son cabinet.)*

SCENE III.

DERVILLE, *seul*. Ce cousin me contrarie... plutôt que de s'être fait tuer, revenir avec un grade... c'est ennuyeux.... parce que c'est inquiétant... Plus elle aura de protecteurs... plus de conseils... intéressés même... peuvent lui faire sentir combien est sotte cette générosité qui la porte à refuser toutes les offres du Comte et qui sert si bien nos vues, à nous autres collatéraux, ennemis nés des donations conjugales. J'observerai la tactique de ce nouveau venu, et je prendrai conseil des circonstances, parce que la prétendue grandeur de l'ex-fleuriste... c'est tout bonnement de la vanité; la gloriole de dire: je n'ai pas voulu de son argent!.. ça finira par piquer au vif la délicatesse et l'amour-propre du mari.... il voudra être le maître... et la part des collatéraux sera au diable... il faut tâcher d'empêcher ça... (*Il réunit ses papiers.*) Oh! les voilà!.. je me sauve auprès du Comte... je ne connais rien d'assommant comme les épanchemens de famille. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LAURE, LOUIS.

LAURE. Oui, mon bon cousin, vous avez gagné vos éperons et servi en loyal chevalier, c'est très bien; mais il faut maintenant rester avec nous. Vous avez réglé vos comptes avec la gloire, permettez-moi de travailler à votre bonheur.

LOUIS. Vous, ma cousine, travailler à mon bonheur? vous voulez donc me rappeler le rêve de félicité qui berça ma première jeunesse?

LAURE. Je veux que mon amitié bien réelle vous dédommage de vos rêves.

LOUIS. Elle aurait trop à faire... et pourtant, si la compensation était possible, vos hontes et celles du Comte, l'auraient déjà établie; vous avez tant fait pour moi.

LAURE Depuis que j'ai perdu ma bonne mère, vous êtes le seul parent qui me restiez. Sur vous seul doit se concentrer ma sollicitude et celle du Comte, car il a bien à se plaindre de ses parens; ce sont des envieux que notre prospérité semble fatiguer, quoiqu'ils en profitent chaque jour.

LOUIS. Ne vous y trompez pas, ma cousine, l'envie s'irrite, même du bien qu'on lui fait; mais il me semblait que Derville...

LAURE. Nous n'avons pas précisément à nous en plaindre. Il se montre attentif, prévenant; je n'ai à lui reprocher que des manières gênées et son humeur naturellement sombre.

LOUIS. Il a je crois éprouvé des malheurs.

LAURE. Nous les avons réparés... il est resté veuf avec une petite fille. Elle est élevée par les soins du Comte qui s'occupera de la marier, je n'en doute pas, lorsqu'elle sera en âge. Eh! bien, croiriez-vous, mon cousin, que Derville ne nous a pas encore amené cet enfant!..

SINVAL, *entr'ouvrant la porte*. Me voici.

LAURE. Quelqu'un! laissons cela.

SINVAL. Puis-je entrer?

LAURE. Toujours!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SINVAL.

SINVAL. Toutes mes dispositions sont faites; tout mon personnel est prêt.., (*A Laure.*) On peut parler devant monsieur?

Digitized by Google

LAURE. Oui, mon cher M. Sinval... (*Appuyant.*) Devant monsieur !.. Quoi, vous ne le reconnaissez pas?..

SINVAL. Attendez donc... un officier !.. on en voit tant...

LOUIS. Voyons, M. Sinval, regardez-moi bien en face...

SINVAL. Ce son de voix... est-ce que ce serait là mon petit conscrit qui n'osait pas d'abord se mettre à table, le jour de vos noces, et qu'on ne pouvait plus en arracher après ?

LOUIS. Je tâchais d'oublier...

SINVAL. Pardon, mon cher, pardon! que diable, aussi, on aide un peu la mémoire des gens. On voit comme cela chez nous des nuées de petits gaillards bien frais, bien rougeauds, qui s'en vont à la guerre, plus ou moins gais, clopin, clopant, le sac sur le dos, et puis trois ou quatre ans après, ils reviennent le teint bruni et les épaules effacées... la tête haute, la poitrine chargée de torsades en or et de croix de toutes les couleurs... comment voulez-vous qu'on les reconnaisse ?

LOUIS. Vous, M. Sinval, vous avez acquis...

SINVAL. Oui, j'ai acquis de la rotondité. Aussi, je songe à me jeter dans la réforme, maintenant que ma prodigieuse activité m'a procuré...

LOUIS. Un emploi éminent sans doute ?

SINVAL. Non, trois indigestions et quatre vigoureux accès de goutte.

LAURE. C'est le fruit de la guerre.

SINVAL. Possible..... mais c'est qu'il n'y a pas de pension de retraite pour les vieux gastronomes.

LOUIS. Cela pourra venir.

SINVAL. En attendant, je laisse mon zèle s'attiédir... Autrefois ma philosophie culinaire dirigeait l'office et étonnait la salle à manger. Aujourd'hui, je modifie cette dernière partie de ma vocation et j'abandonne la chance des indigestions amicales au dévouement des jeunes estomacs.

LAURE. Je m'apperçois quelquefois à ma table que vous avez formé des élèves.

SINVAL. Auxquels je laisse la grosse artillerie des fricandeaux et des filets de bœuf, pour me retrancher dans les sommités gastronomiques des suprêmes et des charlottes russes. Mais revenons à nos préparatifs.

LAURE. Eh ! bien...

SINVAL. Je vous disais donc que mon personnel se réunit peu à peu d'après vos ordres, dans le café en face... quartier-général ordinaire des artistes en expectative. Lorsqu'il sera au grand complet, j'aurai l'honneur de vous le présenter pour que vous le passiez en revue, comme de coutume, avant de l'expédier à votre terre... ça le flatte mon personnel, et puis ça le force à de la tenue. Une fois l'inspection faite j'emballe pêle-mêle, dans des coucous, musiciens, machinistes, glaciers, choristes, artificier, et fouette cocher !

LAURE. Et vous êtes persuadé que mon mari ne se doutera de rien? (*A Louis.*) C'est la troisième fois que nous célébrons sa fête de la même manière.

SINVAL. Je ne dis pas cela, mais il faudra bien qu'il se prête à la chose.

LOUIS. C'est entendu !.. de temps immémorial les gens que l'on fête doivent paraître surpris... c'est dans l'emploi.

LAURE. Paix ! j'entends le comte... Si nous voulons qu'il soit étonné en apparence, au moins ne lui jettons pas tout-à-fait notre secret à la tête.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE, *à Derville qui sort.* Il est déjà tard; envoyez sur le champ ces lettres à la poste, Derville, et achevez de réunir les pièces relatives à mon inspection. Vous savez que je veux adresser demain le rapport au ministre.

LAURE. Je vois, mon ami, que vous touchez enfin au terme de vos travaux.

LE COMTE. Et je m'en félicite, ma chère ; c'est, à mon avis, une triste chose que d'être, courbé sur un bureau pour recopier avec un soin mécanique des enfilades de mots. Je crois que j'aurais fait un mauvais expéditionnaire...

SINVAL. Surtout s'il avait fallu déjeuner avec la flute de deux sous et de l'eau claire.

LE COMTE. Eh ! bon Dieu, j'ai commencé par là, excepté qu'au lieu de la flûte et deux sous, c'était deux livres de pain de seigle.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS, *Puis un autre Laquais étranger.*

LE LAQUAIS. Un domestique qui descend de cheval est porteur d'une lettre qu'il ne doit remettre qu'à monsieur le Comte.

LE COMTE. Faites entrer.

LE LAQUAIS *à la cantonnade.* Holà ! venez... (*au Comte.*) Il a l'ordre d'emporter la réponse.

LE COMTE *ouvre la lettre et lit; pendant ce temps les autres acteurs regardent attentivement un papier que Sinval a déroulé sur la table.*

LE COMTE *après avoir lu.* C'est bien. Dites à votre maître que je serai exact. (*Le Domestique sort.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE LAQUAIS.

Laure, Sinval et Louis sont à gauche debout autour de la table. Le Comte est à droite sa lettre, à la main.

LAURE *gaîment bas à Sinval.* Ce plan est fort bien conçu et notre fête sera charmante.

LOUIS. Je suis heureux d'être arrivé à Paris à temps pour y participer.

LE COMTE *à part.* Cachons bien cet événement à la Comtesse.

LAURE *toujours avec gaîté.* Le Comte affecte de parler seul là-bas... Il se moque de nous.....

SINVAL *bas à la Comtesse.* Vous croyez?....

LE COMTE *à part après avoir réfléchi:* Louis est brave il est discret; c'est mon homme, si je veux éviter l'éclat.

LAURE *bas à Sinval.* Vos musiciens auront jasé...

SINVAL *bas à Laure.* Aussi, Comtesse vous avez voulu des dames choristes !....

LE COMTE *sans affectation.* Louis, un mot.. (*Louis passe de droite auprès du Comte, à gauche.*)

LAURE *avec une gaîté croissante* Voyez-vous, nous allons êtres mistyfiés avec nos apprêts mystérieux... Mon mari appelle Louis pour donner une contre fête... ce serait piquant et gai.....

Digitized by Google

SINVAL *bas à Laure.* Vous vous trompez..... c'est impossible.

LAURE. Vous en avez peur !....

SINVAL. Dans tous les cas, n'ayons pas l'air de nous apercevoir de leur a-parte.

LE COMTE *bas à Louis.* Lieutenant, vous avez fait vos preuves dans les combats; je puis compter sur votre discrétion, sur votre amitié : j'ai besoin de toutes deux.

LOUIS *bas aussi.* C'est beaucoup d'honneur pour moi, mon général. *(A part.)* que va-t-il me dire ?..

LAURE *à Sinval qui regarde les deux militaires.* Leur conversation à voix basse vous inquiète !

SINVAL. Pas le moins du monde, allons notre train.....

LE COMTE *à Louis, en l'emmenant tout-à-fait à l'avant-scène.* Parlons très bas... hier, dans un cercle nombreux, un Officier supérieur que je ne connais pas, après avoir tenu des propos que j'ai relevés avec chaleur, s'avisa de mettre la conversation sur le penchant de certains maris à se laisser mener par leurs femmes..... Et bientôt, sur des oui-dires, cita quelques noms propres. Je cherchais la manière la moins impolie possible de lui répondre, lorsqu'il ajouta : c'est comme ce que l'on rapporte d'un Comte de Saint-Méran, qui pour n'oser résister aux volontés de sa femme, a laissé mettre par elle tous ses parens à la porte de chez lui. Vous en avez menti, Monsieur. L'apostrophe m'échappa. Un intermédiaire se jeta entre nous et fit comprendre à cet homme que j'étais le Comte de Saint-Méran, celui-là même dont il venait de parler; ce qui arrêta les suites de notre dispute... Je croyais l'affaire terminée, mais je reçois un cartel.

LOUIS. Un cartel !....

SINVAL. Nous aurons un bal.

LAURE *bas à Sinval.* Un bal?.... Certainement.

LE COMTE *bas à Louis.* A Grenelle, tout près d'ici.

LAURE *à Sinval.* Dans le parc.....

LE COMTE *à Louis.* J'essuierai d'abord son feu.

LAURE *à Sinval.* Le feu d'artifice surtout.....

SINVAL. Je n'oublierai pas le bouquet.

LE COMTE *bas à Louis.* J'ai choisi pour témoins un de mes anciens aides-de-camp et vous, mon cher Louis.

SINVAL. J'ai deux aides excellens.

LOUIS. Mon Général, mon épée et ma vie sont à vous.

SINVAL. Pour les détails comptez sur mon expérience.

LE COMTE. Disposez tout.

LAURE. Faites comme vous l'entendrez, mais je crains bien que nous ne nous soyons laissé pénétrer comme des sots.

LE COMTE *bas à Louis.* Je vois à la physionomie riante de la Comtesse qu'elle ne soupçonne rien.

LOUIS. Pauvre Laure ! qui sait demain ce que sa gaîté sera devenue !....

LE COMTE. Évitez le moindre éclat.

LAURE *bas à Sinval.* Nous sommes toujours assurés d'une chose, c'est que demain il se trouvera heureux.

LE COMTE *bas à Louis.* Vous partirez devant. *(haut).* Je vais achever de jeter quelques notes et je sors avec vous, Louis.

LOUIS. Je vous attendrai. *(Le Comte entre dans son cabinet.*

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS *excepté* LE COMTE.

LAURE *gaîment à Louis.* Vous voyez comme il y met de la grâce et de la bonne volonté; il veut même avoir l'air d'oublier que vous sommes là. Eh bien, se doute-t-il de nos projets?....

LOUIS *s'efforçant de rire.* Nullement, ma cousine *(A part.)* Hélas ! si elle savait !.....

SINVAL. Mais que disiez-vous donc ensemble à voix basse ?.....

LAURE. Curieux !.....

LOUIS. Il s'agissait de quelques détails militaires pour lesquels nous devons sortir ensemble. *(fausse sortie.)* Et je vais.

LAURE. Ainsi, vous croyez qu'il sera surpris tout de bon?...

LOUIS. Je le pense, mais pardon, ma cousine..... *(A part.)* Chère Laure, que dieu garde ton époux. *(Il sort.)*

SINVAL. Attendez-moi, Lieutenant, je sors avec vous. *(A Laure.)* Je vais voir si ma troupe est tout entière au rendez-vous et je vous la présenterai. Je ne vous réponds pas de la régularité parfaite de la tenue... Une heure d'attente au café, ce n'est pas sans influence sur des musiciens.

LAURE. J'aurai de l'indulgence. *(Sinval sort.)*

SCENE X.

LAURE, LE COMTE, *il vient de son cabinet, un porte-feuille à la main.*

LE COMTE *à part.* Cet inspiration est bonne, suivons-là. *(Haut.)* Ma Laure, rendez-moi le service de serrer ce porte-feuille dans votre secrétaire. Il renferme quatre cent mille francs, et je ne suis pas sans inquiétude sur la sûreté de mon cabinet. Les croisées donnent sur les jardins, et comme nous devons partir demain pour notre terre d'Arpajon, cette somme sera moins exposée dans votre appartement que dans le mien. Je voulais depuis quelques jours vous en parler.

LAURE, *prenant le porte-feuille qu'elle pose sur une table.* Vous avez raison, mon ami. Voici la seconde clef de mon secrétaire ; elle vous donnera la facilité de recourir à votre porte-feuille quand vous le désirerez.

LE COMTE, *à part.* Femme adorable..... Et peut-être dans une heure..... Éloignons cette idée... *(Haut.)* Quoi, pas même un petit refuge pour les secrets de votre sexe ?.....

LAURE. A quoi bon, cher Comte? tous mes petits secrets comme tous les sentimens de mon cœur, ne se rapportent qu'à vous.

LE COMTE. Alors, nous faisons exception, ma chère, car on ne dit pas généralement que la confiance entre toujours pour beaucoup dans la communauté. *(après un silence.)* Laure, je suis forcé de vous quitter..... A dieu..... Ma tendre amie..... *(Il l'embrasse.)* A dieu.

LAURE. Ah ! bon dieu, voilà, pour une heure d'absence, un adieu bien solemnel.....

LE COMTE, *s'efforçant de rire.* Une heure... oui... peut-être.....

LAURE. Heureusement, vous ne vous éloignez jamais pour longtemps..... Ah ! si j'avais été votre femme lorsqu'il vous fallait exposer votre vie chaque jour, je

Digitized by Google

n'aurais pu supporter l'existence..... Mais aujourd'hui, quand je vous quitte, je suis sûre que je vous notre reverrai bientôt.

LE COMTE, *embarrassé.* Sans doute, mon retour est assuré... Jusqu'à un certain point cependant ; car existence est dans les mains... Il faut si peu d heures, si peu d'instans.....

LAURE, *gaiment.* Oh ! mais mon ami, voilà des réflexions philophiques..... Est-ce que vous avez lu ce matin quelque roman bien noir.

LE COMTE. Vous avez raison, je prends le ton d'un rêveur anglais, mais c'est à la française que je vous aime..... Adieu de nouveau, ma Laure.... *(Il apris sa main qu'il n'abandonne qu'avec peine; puis il s'éloigne lentement, arrivé à la porte, il setourne et dit* : adieu !..... *(Il sort.)*

SCENE XI.

LAURE. Il me semble qu'il n'a pas ses manières accoutumées..... Son sourire est moins naturel..... sa tendresse moins franche, depuis cette lettre qu'il a reçue..... son crédit baisserait-il?..... Il en serait peu affecté. Les grandeurs sont dans ses obligations, plutôt que dans ses goûts..... Quelle pourrait donc être la cause de sa tristesse?..... quelques soins relatifs à l'inspection qu'il vient de terminer, voilà tout. S'il me trouvait à réfléchir ainsi, à donner carrière à mon inquiétude, comme il me le dit souvent... il me traiterait d'imagination folle et il aurait raison. Ne vaudrait-il pas mieux m'occuper de la jolie fête de demain... On vient, ce sont les acteurs de notre petit impromptu médité depuis trois semaines.

SCENE XII.

LAURE, SINVAL, *Musiciens, Choristes, Artificiers.*

CHOEUR.

AIR. *Chœur final du 2me acte des deux Pigeons.*

Le plaisir nous appelle,
Pour la fête nouvelle
Accourons avec zèle
Disciples du plaisir...
Le plaisir nous réclame
Et toujours à sa flamme
Nous échauffons notre ame } bis.
Il faut, il faut partir. }

SINVAL.

Du bal, vous, robustes artistes
Emules du grand Colinet,
Soyez bien fermes sur l'archet...
Vous coryphées, vous, gentilles choristes,
Chantez, chantez bien fort, pour faire de l effet ;
Et vous, brûlez la poudre en conscience,
Et ce ne sera pas pour les moineaux je pense,

REPRISE DU CHOEUR.

LAURE. C'est très bien. Je ne peux être au château en même temps que vous; mais je charge Monsieur Sinval, notre bon ami, de vous en faire les honneurs comme de coutume, et demain de bonne heure je vous rejoindrai.....

SINVAL. Messieurs et mesdames, mettons nous en route avec ordre comme à présent; surtout point de halte sur le chemin et point de traînards.

LAURE. Vous partez tout de suite aussi, M. Sinval.

SINVAL. Certainement Il ferait beau voir qu'en entrant en campagne, un général ne marchât pas à la tête de sa colonne. (*bas à Laure.*) Et Puis je dois, entre nous, veiller à ce que votre terre ne soit pas exploitée en pays conquis.

LAURE, *bas à Sinval.* Ce sera peut-être prudent...

SINVAL. *de même.* Oui, pour la conservation des caves du château.

REPRISE DU CHOEUR.

Sinval et le Chœur sortent.

SCENE XIII.

LAURE, DERVILLE.

DERVILLE. *au fond du théâtre.* Qu'ai-je appris? le Comte aurait un duel!.....

LAURE. En attendant le retour de Saint-Méran je vais donner quelques instans à ma femme de chambre

DERVILLE. Ce bruit parait fondé..... ces pistolets, cette épée portés mystérieusement dans la calèche... Et le secret recommandé avec tant de soin..... Que vois-je? son porte-feuille.....

LAURE, *prenant le porte-feuille sur la table.* portons d'abord ceci dans mon secrétaire. (*Elle entre dans son appartemnt et ferme la porte sur elle.*)

SCÈNE. XIV

DERVILLE.

Elle l'emporte ! c'est qu'il renferme près d'un demi-million..... Je le sais. Ne le perdons pas de vue..... Saint-Méran est habile, mais les armes sont journalières... qui sait?.....je puis être destiné à faire valoir ici, dans une heure, les droits des héritiers véritables ; à soutenir conséquemment mes propres intérêts... Oh ! que cette situation nouvelle serait bien préférable à l'humble, à l'éternelle dépendance que m'impose la générosité si peu coûteuse du noble cousin. Il me tire de ma pauvreté, c'est vrai..... mais par combien de soins, de complaisances ennuyeuses, humiliantes, il faut payer ce bienfait?..... Le sort repand ses largesses en aveugle, mais il ne les fait pas payer... s'il avait seulement laissé tomber à mes pieds les quelques cent mille francs que ce porte-feuille renferme... Je ne désirerais le malheur de personne..... mais puisqu'il m'oublie, le sort, c'est à moi de ne pas m'oublier..... Elle vient de déposer le porte-feuille dans le secrétaire..... notons bien cela et attendons la volonté de Dieu.

SCENE XV.

DERVILLE, L'OFFICIER.

L'OFFICIER. Je parle à M. Derville?...

DERVILLE. Oui, monsieur.

L'OFFICIER, *avec mystère.* La comtesse de Saint-Méran ?

DERVILLE. Est dans ce boudoir.

L'OFFICIER. En ce cas, parlons plus bas... Le général vient de succomber dans un combat singulier

Digitized by Google

frappé d'une balle au cœur, il a cessé de vivre en prononçant le nom de sa femme.

DERVILLE, *avec une feinte douleur.* Dieu !.. que m'apprenez-vous, monsieur ? (*A part.*) Fortune, je te tiens !

L'OFFICIER. Le vainqueur du Comte n'a pu se féliciter longtemps de sa victoire. Provoqué à l'instant même par le lieutenant Louis, après un combat de quelques minutes, il est tombé atteint d'un coup d'épée mortel, et le comte de Saint-Méran est vengé !

DERVILLE, *vivement.* Et M. Louis, que devient-il ?

L'OFFICIER. Il s'éloigne en toute hâte de Paris et de la France, après m'avoir chargé de vous remettre ces lettre qu'il a tracées rapidement quelques minutes avant son départ et d'après les dernières paroles du Comte. Celle-ci est pour vous, M. Derville ; quand à cette seconde que la comtesse ne peut lire en ce moment, elle est confiée à votre prudence. Elle contient des dispositions secrètes que le Comte aurait tracées avant le duel. Mais l'infortuné a rendu le dernier soupir avant d'avoir pu les révéler à son parent. J'ai rempli mon message. Le lieutenant Louis dans sa douleur remet le reste à votre intelligence et à votre respect pour la mémoire de la victime. Adieu, monsieur, je vais pleurer mon général. (*Il sort.*)

DERVILLE, *il sonne.* Moi, je vais faire prévenir le juge de paix qui demeure à quatre pas de l'hôtel. (*Il écrit deux mots à la hâte, un domestique se présente, Derville lui remet sa lettre.*) Dépêche ! (*Le domestique sort.*) La comtesse ne sait rien, agissons d'une manière décisive avant qu'elle ait trouvé des protecteurs, et pour ces lettres, car je ne veux pas même lire la mienne... elle pourrait m'émouvoir... je vais en faire justice moi-même. Mais quelles sont ces dispositions secrètes... peu importe ! l'essentiel est de les anéantir et d'éloigner l'étrangère. Je saurai bien plus tard faire évanouir toutes les espérances qu'elle pourrait conserver. La voici !

(*Il se tient à l'écart.*)

SCÈNE XVI.

DERVILLE, LAURE, *elle est parée.*

LAURE. Il me semble que son absence se prolonge beaucoup. Il devait rentrer dans quelques minutes... Oh ! je vais bientôt le revoir.

DERVILLE, *qui regardait en dehors.* Ah ! voici le juge de paix !... (*Il va au devant.*)

LAURE. Quelqu'un approche... c'est lui sans doute...

SCENE XVII.

LAURE, DERVILLE, LE JUGE DE PAIX,

LAURE. Que vois-je?... (*Au Juge de paix.*) Que demande, monsieur ?...

LE JUGE DE PAIX, *à Derville.* Madame n'est donc pas informée...

DERVILLE. Non, monsieur le Juge de paix...

LAURE, *avec surprise.* Un Juge de paix ici !...

LE JUGE DE PAIX. Quoi ! madame ignore le malheureux événement !...

LAURE, *vivement.* Que voulez-vous dire ?...

LE JUGE DE PAIX. Il m'en coûte, madame, d'avoir à vous annoncer...

LAURE. Eh bien ! je vous écoute, monsieur.

LE JUGE DE PAIX. Que le comte votre époux...

LAURE. Mon époux... achevez... je vous en supplie...

LE JUGE DE PAIX. Monsieur d'abord aurait dû...

LAURE. Vous me faites mourir, monsieur, parlez, qu'est-il donc arrivé au comte ? au nom du ciel !...

LE JUGE DE PAIX. M. le Comte vient de périr dans un combat singulier.

LAURE, *poussant un cri.* Ah !... (*Elle tombe sur un fauteuil.*)

DERVILLE *Au Juge de paix.* Vous voudrez bien poser d'abord les scellés sur le secrétaire que ce boudoir renferme. (*A part.*) Elle ne peut rester ici, il faut l'éloigner. (*Au Juge de paix.*) Monsieur, je deviens le conservateur naturel des intérêts de mes co-héritiers. Ainsi, madame la comtesse doit quitter le corps principal de l'hôtel. Je vais lui faire préparer un appartement dans le pavillon de service... (*A part.*) ou personne ne la verra.

LE JUGE DE PAIX. Monsieur, je ne puis vous refuser cette disposition rigoureuse jusqu'à la vérification des droits de madame, mais prenez garde...

DERVILLE. Des droits, elle n'en a point ; il ne lui reste que des regrets.... (*Le Juge de Paix entre dans le cabinet.*)

LAURE, *la tête dans ses mains.* Oh !.. Je voudrais mourir !...

DERVILLE, *s'approchant de Laure.* Madame, je me ferai un devoir de vous recommander à la bienveillance des parens de mon cousin... et pour mon compte...

LAURE, *se levant et avec indignation.* Voilà le fond de votre pensée ! allez, allez, je l'avais deviné... La comtesse de Saint-Méran n'aura jamais recours à votre commisération insultante. (*Elle sort.*)

DERVILLE, *montrant de la main la porte du cabinet.*) Elle s'éloigne et le porte-feuille me reste.

FIN DU DEUXIEME ACTE.

Digitized by Google

TROISIEME ACTE. — TROISIÈME ÉPOQUE.

Un appartement richement meublé. porte au fond, porte à droite et à gauche sur le second plan.

SCENE PREMIERE.

ALFRED, UN DOMESTIQUE.

ALFRED. M. de Montglas est-il visible ?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

ALFRED. Il a cependant écrit hier à M. Morand, mon patron, qu'il serait aujourd'hui à Paris.

LE DOMESTIQUE. En effet, mais il est sorti de fort grand matin.

ALFRED. Je vous demanderai la permission d'attendre son retour.

LE DOMESTIQUE. A votre aise.

(*Il offre un siège et s'éloigne.*)

SCENE II.

ALFRED, *seul, regardant autour de lui.*

Dire que tout ce bel ameublement aurait pû m'appartenir un jour, au lieu d'être à M. de Montglas.... car enfin, M. de Montglas n'était que d'un degré plus proche parent de défunt le comte de Saint-Méran que mon père... pour un seul degré, des centaines de mille francs de différence, c'est comme cela ! Tout aux uns, rien aux autres ! Dieu ! que ce M. de Montglas est heureux !...

AIR: *du partage de la richesse.*

On dit souvent que l'espérance
De tous les biens est le plus grand,
En vertu de cette sentence
Je suis des plus heureux, vraiment ! (bis.)
Pourtant de mon bonheur étrange
Si quelque riche était friand
Et qu'il voulut faire un échange,
J'y consentirais à l'instant.

Je dis cela, et pour tous les trésors du monde je ne donnerais pas l'espérance que j'ai d'être un jour l'époux de ma chère Nathalie !... De toutes les richesses du trop fortuné parent, qu'est-ce que je demanderais ? Une seule chose, sa fille... mon patron m'a dit que M. de Montglas, aussitôt ses affaires faites, retournerait à Saint-Domingue... s'il allait emmener avec lui... Nathalie... c'est-à-dire que rien que d'y penser, j'en ai des palpitations à m'évanouir, ça serait gentil !.. j'entends des pas.. c'est le maître du logis, sans doute.

SCENE III.

ALFRED, NATHALIE.

ALFRED. Ciel ! Nathalie !...

NATHALIE. Alfred !...

ALFRED. Vous êtes à Paris ?...

NATHALIE. Vous voilà chez mon père.

ALFRED. Pour le compte de mon patron ; cependant je bénis l'heureux hasard...

NATHALIE, *tristement.* Heureux ! Alfred, je viens à Paris pour être mariée...

ALFRED. Mariée ! vous, Nathalie... est-il possible ?... et le serment que vous m'aviez fait ?...

NATHALIE. Mon père l'exige...

ALFRED, *avec dépit.* Quelle admirable résignation !... quelle aveugle obéissance !... je vous en félicite vraiment, mademoiselle...

NATHALIE. Oh ! Alfred, vous ne savez pas le mal que vous me faites...

ALFRED, *avec chaleur.* Ne m'aviez vous pas promis d'attendre que je puisse acheter une petite charge de notaire en province... il est vrai que nous étions pauvres tous les deux alors... mais à présent !...

NATHALIE. Ah ! mon cousin... pouvez-vous parler ainsi ?... Suis-je maitresse de moi ? et ne savez-vous pas combien je vous aime...

ALFRED, *frappant du pied.* Allons ! avec ce mot là elle va encore me prouver que j'ai tort...

NATHALIE. Il y a moins de quatre jours, heureuse à Lyon où nous avons passé de si douces soirées auprès de ma vieille tante, j'attendais avec tranquillité que le sort vous devint favorable, lorsqu'une lettre de mon père nous arriva du Hâvre... cette lettre m'appelait à Paris sur le champ... il s'agissait, disait mon père, d'un mariage qui devait se faire sans retard...

ALFRED, *trépignant.* Ah ! mon dieu ! un mariage, mais ça n'a pas de bon sens !...

NATHALIE. Il ajoutait qu'une fois mon avenir assuré, lui-même irait se remarier à Saint-Domingue où il se fixerait pour toujours...

ALFRED. Pourquoi n'y est-il pas resté à son Saint-Domingue... si c'est pour renverser toutes nos espérances qu'il vient faire un tour à Paris...

NATHALIE. Taisez-vous, Alfred, taisez-vous...

ALFRED. Et personne pour nous servir, pour venir à notre aide !...

NATHALIE. Nous avons un appui, mais il est bien faible... ma gouvernante...

ALFRED. Vraiment !...

NATHALIE. Je n'ai pu lui cacher ma tristesse à la nouvelle de ce mariage ; elle m'a pressée avec tant d'affection de lui accorder ma confiance, que je lui ai tout dit...

ALFRED. Eh bien ?...

NATHALIE. Alors, elle m'a promis de parler à mon père qu'elle ne connait point encore... mais elle m'a surtout défendu, et je me le rappelle un peu tard, de vous revoir, de causer avec vous avant que rien fût décidé...

ALFRED. Ah ! c'est quelque vieille dévote !...

NATHALIE. Du tout, du tout, monsieur... c'est une bonne, douce et charitable femme qui, depuis deux ans que ma tante l'a placée auprès de moi, n'a cessé de me donner de bonnes leçons et de bons exemples...

ALFRED. Mais enfin, lui a-t-elle parlé à votre père ?...

NATHALIE Non, lorsque nous sommes arrivés hier soir, mon père n'était pas rentré encore... fatiguées du voyage, nous nous sommes retirées de bonne heure, et ce matin mon père est sorti avant notre reveil. Ma gouvernante a profité de son absence pour faires quelques courses, de sorte que je suis maitresse de la maison.

ALFRED. Oh ! si votre père pouvait ne pas revenir

Digitized by Google

tout de suite... j'ai tant de choses à vous dire !... ciel ! le voici...

(Alfred tout effrayé se retire dans le fond du théâtre et y reste à l'écart pendant toute la scène suivante.)

SCENE IV.

LES MEMES, M. DE MONTGLAS, (Derville.)

NATHALIE, *se jetant dans les bras de son père.* Ah ! mon père ... que je suis heureuse de vous revoir !...

MONTGLAS, *la baisant au front et avec insouciance.* Et moi aussi, ma fille, et moi aussi...

NATHALIE, *avec effusion.* Oh ! embrassez-moi donc encore !...

MONTGLAS, *la baisant encore au front d'un air impatienté.* Mais, tu es seule ici...

NATHALIE, *avec embarras.* Oui, mon père...

MONTGLAS. Où est donc ta gouvernante ?

NATHALIE. Elle est sortie...

MONTGLAS. Déjà !...

NATHALIE. Elle est allée faire quelques emplettes afin que je n'aie rien à envier aux élégantes de la capitale... n'êtes-vous pas content, mon père ?...

ALFRED, *à part.* La petite coquette !...

MONTGLAS. Oh ! tu n'avais pas besoin de cela pour plaire à ton futur... car il t'aime déjà de confiance et sur parole...

ALFRED, *à part.* Aie... aie... nous y voilà...

MONGLAS. J'espère que toi, de ton côté et d'après mes ordres, tu te dépêcheras de prendre du goût pour lui.....

NATHALIE, *baissant les yeux,* Mon père... je ne le connais pas.....

MONGLAS. C'est un gros garçon que l'âge a rendu charmant et qui par conséquent ne peut faire de toi que la plus fortunée des femmes. Il t'avantagera de quinze mille francs de rente qu'il possède, et se contentera de cinquante mille francs une fois payés. Si ce n'est pas-là de l'amour véritable, je ne sais plus où il faut aller le chercher.

NATHALIE. Mais, mon père, si je ne l'aime pas, moi.....

ALFRED. *à part.* Très bien...

MONGLAS. Si tu ne l'aimes pas, cela viendra plus tard..... Il n'est pas nécessaire de s'adorer en commençant.....

NATHALIE. Mais, si j'en aimais un autre.....

ALFRED, *avec chaleur.* Oh ! très bien !.....

MONTGLAS. En aimer un autre ! Mademoiselle, vous auriez soin de renfermer dans votre cœur votre amour de fille et vous m'obéiriez parce que ma résolution est irrévocablement prise.

ALFRED *à part.* Le barbare !

MONTGLAS. Quant à votre gouvernante, à son retour, je lui ferai payer ses appointemens et je l'enverrai faire des éducations ailleur..... j'ai peu de goûts pour les gouvernantes qui permettent à leurs élèves d'aimer avant le mariage, et surtout d'aimer un autre que leur futur mari.....

NATHALIE. Mais, mon père, elle ignorait...

MONTGLAS. Raison de plus... une gouvernante ne doit pas plus ignorer les sentimens que les actions de la jeune personne qui lui est confiée... allez faire votre toilette.

ALFRED, *à part.* Je crois que dans l'état présent des choses, je ne risque rien de faire une seconde entrée. *(Il fait une fausse sortie et entre par la porte du fond.)* M. Derville de Monglas?.....

MONGLAS. C'est moi, Monsieur..... *(Il fait signe à sa fille de sortir. Nathalie jette en passant un regard d'intelligence à Alfred et sort par la porte de droite.)*

SCENE V.

M. DE MONGLAS, ALFRED.

MONGLAS. qu'y a-t-il pour votre service ?...

ALFRED. Je viens, monsieur, de la part de monsieur Morand votre notaire. Il vous envoie les papiers que vous lui avez demandés. Il m'a chargé aussi de vous annoncer que plusieurs acheteurs se présentent pour la terre de Monglas, et que, certain d'en obtenir deux cent mille francs, il est prêt à vous les compter aujourd'hui même, si cela vous est agréable.

MONGLAS. Dites lui, mon ami, de me les apporter en venant dîner. *(A part.)* Voici qui avance mon départ...

ALFRED. Je lui dirai, Monsieur... Maintenant que je me suis acquitté envers vous de mes devoirs comme clerc de notaire, me permettrez-vous, en qualité de parent, de me féliciter de votre présence à Paris.....

MONGLAS. En qualité de parent ?...

ALFRED. Je suis petit cousin de défunt Monsieur le Comte de Saint-Méran... Vous savez bien, Alfred.

MONGLAS. Ah ! ah !... Vous êtes... bon, bon... je sais ce que c'est... Vous avez besoin de ma protection..... Eh bien ! je parlerai pour vous à Me Morand..... je lui recommanderai de vous donner de l'avancement.....

ALFRED. Je vous remercie bien de vos bontés, mon cher parent..... Je suis déjà premier clerc..... c'est beau !... n'est-ce pas ?... C'est le grade de capitaine dans la bazoche..... mais ce n'est pas tout.. ce qu'il me faut maintenant, c'est de pouvoir acheter une charge de notaire en province.....

MONGLAS. Eh ! parbleu, mariez-vous...

ALFRED. Oh ! Je ne demande pas mieux... J'ai même déjà trouvé pour cela la chose la plus importante, c'est-à-dire une femme...

MONGLAS, *riant.* En effet...

ALFRED. Une jeune personne fort bien élevée... que j'adore.

MONTGAS. A-t-elle de l'argent ?...

ALFRED Juste la somme qu'il me faudrait...

MONTGAS. Eh bien ! demandez la main de cette jeune personne à son père...

ALFRED. Hélas ! il l'a promise à un autre...

MONTGLAS. Ah diable ! est-ce que cela ne pourrait pas s'arranger ?

ALFRED. *avec feu.* Oh ! c'est bien facile !... *(Puis se retenant.)* Mais vous le savez mieux que tout autre...

MONTGLAS. Comment ?...

ALFREL. Car c'est...

MONTGLAS. *avec inquiétude* C'est ?...

ALFRED, *faisant un effort.* C'est ma cousine Nathalie, votre fille. *(A part.)* Ouf !...

MONTGLAS. Ma fille !.. Vous êtes bien hardi !... Ah ! je devine maintenant, c'est là cet amour dont elle me parlait...

ALFRED Eh ! mon dieu, oui...

Digitized by Google

MONTGLAS. *à part.* Quelle sotte rencontre !... (*A Alfred.*) Mais quand vous êtes vous connus ?...

ALFRED, *tremblant.* Oh ! ce n'est pas un amour d'hier, Monsieur, c'est un amour déjà ancien et qui sera éternel...

MONTGLAS. Quand vous êtes vous connus ?...

ALFRED. A Lyon, chez la tante de Nathalie...

MONGLAS. Ces tantes, ces tantes, elles portent toutes des lunettes et n'y voient pas plus loin que leur nez... donnez donc une jeune fille à un jeune homme aussi fou qu'elle !...

ALFRED. Oh ! monsieur...

MONTGLAS. Qui n'a pas un sou vaillant...

ALFRED. Pour cela, je ne dis pas...

MONTGLAS. Ils mangeraient la dot et me tomberaient ensuite sur les bras...

ALFRED. Ah ! soyez sûr...

MONTGLAS, *se ravisant.* Ecoutez-moi, mon cher petit cousin... (*A part.*) Car il vaut mieux prendre cette affaire là en plaisanterie... (*Haut.*) Ecoutez-moi... Il me faut pour Nathalie, quelqu'un de sage, de rangé, ce quelqu'un je l'ai trouvé... ainsi donc adieu !... Mon jeune ami... voyez ailleurs... Je vous souhaite bonne chance... mais surtout ne remettez jamais les pieds ici avant le jour du mariage... Je vous enverrai un billet pour la messe (*A part.*) Comptes-y...

AIR :

ALFRED.
A posséder Nathalie
Il me faut donc renoncer
Ah ! je perds plus que la vie...
Mon malheur va commencer !..

MONTGLAS.
Cherchez vite une autre femme...

ALFRED.
Une autre femme... oh ! jamais, non !..

MONTGLAS.
Vous risquez fort sur mon ame
De rester toujours garçon.

ENSEMBLE.

ALFRED.
A posséder Nathalie,
Il me faut donc etc.,

MONTGLAS.
A posséder Nathalie,
Oui, vous devez renoncer,
De la voir perdez l'envie,
Je saurai vous repousser

SCENE VI.

M. DE MONGLAS, *seul, il est agité et se promène de long en large dans son appartement.*

Raison puissante pour me hâter. (*Après un moment de réflexion venant s'asseoir.*) Voyons ma correspondance... Ah ! voici une lettre de ma sœur, de la tante de Nathalie... Elle fait l'éloge de la gouvernante... elle me la recommande. Oui, je la récompenserai de sa clairvoyance... (*Ouvrant une autre lettre.*) Qu'est-ce que c'est que cette signature ?.. Louis... qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il revient à l'adresse.* Oui... c'est bien à moi... oui... à M. Derville de Monglas... Lisons : « Monsieur, Re- « venu de Paris avec ma demi-solde... (*Parlé.*) C'est un officier... ah ! mon Dieu !... « J'ai appris « que le parent de M. le Comte de Saint-Méran... (*Parlé.*) J'y suis... « Auquel j'avais fait remettre des « lettres qui concernaient ma cousine Laure... » (*Parlé.*) C'est cela... oui, oui... le lieutenant, le témoin. « Etait à Paris, et que ce parent n'était autre « que vous, monsieur... J'aurai donc l'honneur d'aller « vous saluer et de vous demander des renseignemens « qui me sont bien précieux... Agréez, etc. » (*Se levant vivement.*) Oh ! oh ! oh !.. comme je vais le consigner à la porte de l'hôtel... Des renseignemens sur sa cousine... est-ce que je sais ce qu'elle est devenue sa cousine, moi ! il faut que l'homme que j'ai le plus intérêt à éviter, me déterre... mais s'il me retrouve a Paris, dans trois jours... (*Il se met à écrire.*) C'est cela pour l'adjoint, pour nos témoins... Ils dînent avec moi, d'ailleurs... après cela, vienne le capitaine Louis chercher des renseignemens en Amérique, si ça l'amuse.. (*Il sonne.*) Je vais donner des ordres. (*Un domestique entre.*) Ces lettres... à leur adresse... Priez ma fille de se rendre près de moi ; et vous direz au concierge que s'il se présentait d'ici à demain un homme... une espèce de militaire... (*Au même instant, un autre domestique entre et annonce.*)

LE DOMESTIQUE. M. Sinval.

MONGLAS. Ah ! enfin...

LE DOMESTIQUE. Et M. le capitaine Louis.

MONGLAS. Grand Dieu !..

SCENE VII.

M. DE MONGLAS, SINVAL, LOUIS.

SINVAL. Tenez, mon cher Derville, ou plutôt de Montglas, je ne peux jamais m'habituer à ce diable de nom, enfin, c'her beau-père. ou peu s'en faut... je vous amène une figure de connaissance, le capitaine Louis, le cousin de...

MONGLAS, *embarrassé.* Certainement, certainement, je remets monsieur, et je suis...

SINVAL. Enchanté de le voir, n'est-ce pas ?

MONGLAS. Ravi... mais...

LOUIS. Après le malheureux, je dois dire l'horrible événement... j'ai été si longtemps absent de la France...

SINVAL. Et c'est bien par hasard que nous somme ici...

MONGLAS, *à part.* Le diable emporte ce hasard là...

SINVAL. J'étais tout-à-l'heure au Palais-Royal.... à examiner la devanture de Chevet... lorsqu'en promenant les yeux d'une carpe magnifique à la plus appétissante dame de comptoir, j'aperçois entre deux une physionomie qui me frappe... c'était ce cher Louis.. Après les premiers mots, il m'apprend qu'il vous avait écrit... et je vous l'ai amené sans façon, pour chercher la réponse.

MONTGLAS. Et vous avez bien fait, la visite de M. Louis me fera toujours le plus grand plaisir. (*A part.*) Je voudrais être à deux cent lieues d'ici... Mais, Sinval, vous savez que nous avons à nous occuper d'affaires... M. Louis voudra bien m'excuser ?..

LOUIS. Pardon, monsieur, mais j'aurais bien voulu vous dire deux mots.

MONTGLAS. C'est que dans ce moment, il me serait impossible... Sinval vous dira...

LOUIS, *le retenant.* Deux mots seulement, au sujet de ma cousine... madame la comtesse de Saint-Méran... M. Sinval n'a pu me donner aucuns renseignemens.

MONTGLAS, *lirant son mouchoir de sa poche.* Ah ! monsieur, vous réveillez là en moi de bien déchirans souvenirs !...

LOUIS. Comment ?

Digitized by Google

MONGLAS, *de même.* Ah !..

LOUIS, *vivement.* Parlez, parlez, monsieur.

MONTGLAS, *d'un ton larmoyant.* Que vous dire? A la nouvelle de la mort de son mari... c'est envain que nous avons voulu entourer madame la comtesse d'attentions et de soins... Insensible à toutes les prévenances de notre vive amitié, elle a paru désirer rester seule.., et c'était pour disparaitre, sans qu'on pût savoir où elle porterait ses pas... on ne trouva dans sa chambre, qu'une lettre où elle déclarait ne rien vouloir accepter des biens de son mari qu'elle abandonnait aux parens. (*Montglas porte son mouchoir à ses yeux.*)

SINVAL, *faisant le même mouvement.* Je reconnais bien là sa délicatesse...

LOUIS. Mais les papiers que je vous ai fait tenir pour lui remettre, auraient dû l'arrêter...

MONTGLAS. Je ne saurais vous dire, monsieur, je n'en ai pas pris connaissance, moi... et... vous n'avez plus rien à me demander?

LOUIS, *tristement.* Non, monsieur...

MONTGLAS. Si vous voulez me suivre dans mon cabinet, mon cher Sinval.... nous avons aussi des papiers à lire,..

SINVAL, *à Derville.* Certainement, certainement. (*A Louis.*) C'est pour un mariage... (*Riant.*)

Oui, c'en est fait, je me marie....

MONTGLAS. Mais, venez donc...

SINVAL, *bas à Louis.* Attendez-moi là, capitaine, je vous présenterai ma fiancée, douce et blanche colombe.... que je n'ai point encore vue.

MONTGLAS. Venez donc, mon cher Sinval. (*Il le prend par la main.*)

SINVAL, *bas tout en se laissant entraîner.* Ne manquez pas de m'attendre... nous irons dîner ensemble... je n'ai pas encore renoncé aux repas de garçon... et je connais les bons endroits... ah! ah! ah! (*Il sort avec Montglas.*)

SCENE VIII.

LOUIS, *seul.*

Echouer au port!.. tout risquer pour venir en France, pour la retrouver à Paris... pour connaître la cause de son silence... pour la revoir, enfin... et n'obtenir que l'affreuse certitude que je ne la reverrai pas... mais c'est impossible... Derville moins préoccupé me donnera quelques détails qui m'aideront à retrouver les traces de Laure.. Pourvu que dans le premier excès de sa douleur, elle n'ait pas eu l'idée fatale d'attenter à ses jours.

SCÈNE IX.

LOUIS, LAURE, UN DOMESTIQUE.

LAURE, *au domestique.* Faites déposer ces divers objets au salon.

LOUIS. Quel son de voix!..

LAURE, *au domestique.* Et prenez les factures....

LOUIS. Est-ce une illusion?

LAURE, *au domestique.* dans le cabinet de son père, dites-vous?

LOUIS. Je suis bien éveillé, pourtant...

LE DOMESTIQUE, *entre devant Laure.*) Oui, madame. (*Il lui désigne de la main la porte de Derville.*)

LOUIS. C'est bien elle. c'est ma chère Laure!

LAURE. Quel bonheur!..

LOUIS. Ma bonne cousine!..

LAURE. Que je suis enchantée de vous revoir, mon bon Louis. Il y a si longtemps que je n'ai pressé une main amie! que je n'ai vu une figure de connaissance.

LOUIS. Il n'en manque pourtant pas autour de vous....

LAURE. Que voulez-vous dire?..

LOUIS. Que deux personnes de votre connaissance intime parlaient de vous tout-à-l'heure, avec moi, dans ce lieu où je venais pour avoir de vos nouvelles.

LAURE. Comment avez-vous su que je logeais ici

LOUIS. Vous logez ici?

LAURE. Depuis hier.

LOUIS. Et vous n'avez pas vu de connaissance?

LAURE. Personne que vous.

LOUIS, *surpris.* Que moi!... enfin, par quel hasard êtes-vous venue hier descendre dans cet hôtel?...

LAURE. Ce n'est pas par hasard; j'y amenais de Lyon une jeune fille dont je suis la gouvernante.

LOUIS. Vous êtes gouvernante?

LAURE. Oui, j'avais voulu reprendre mon état de fleuriste pour vivre, mais je n'avais plus l'habitude..

LOUIS. Pour vivre?... et les quatre cent mille francs remis en vos mains par ce pauvre comte?...

LAURE. Je les ai laissés dans le secrétaire.

LOUIS. C'était votre bien...

LAURE. Avais-je rien à moi?

LOUIS. Et le testament en votre faveur?...

LAURE. Un testament!...

LOUIS. Oui, dans la lettre envoyée par son aide-de-camp.

LAURE. Je n'ai vu ni l'aide-de-camp, ni la dépêche.

LOUIS. Pourquoi, mon Dieu!... m'a-t-il fallu prendre la fuite?... mais aussi, pourquoi ne pas m'écrire?...

LAURE. Où et comment?..

LOUIS. Vous n'avez donc reçu aucune de mes lettres?

LAURE. Aucune; où les adressiez-vous?

LOUIS. A l'hôtel de Saint-Méran.

LAURE. Je n'y étais plus.

LOUIS. Mais Derville n'aurait pas dû permettre...

LAURE. Derville... mon cousin... ah!...

SCENE X.

LES MÊMES, NATHALIE.

NATHALIE, *en larmes et portant son mouchoir à ses yeux.* Suis-je assez malheureuse!...

LAURE. Que vous est-il donc arrivé? ma pauvre enfant. Pourquoi ces larmes et ces sanglots?

NATHALIE. Ah! ma bonne amie, madame, je n'oserai jamais vous dire ce que mon père exige.

LAURE. Eh! que peut exiger M. de Montglas?..

LOUIS. M. de Montglas?

LAURE. Qui vous chagrine si fort?...

LOUIS. M. de Montglas est le père de cette enfant?...

LAURE. Sans doute!

LOUIS. Et vous ne le connaissez pas?

Digitized by Google

LAURE. J'espérais faire sa connaissance ce matin, mais laissez-la m'expliquer ce que veut son père...

NATHALIE. Oh ! ma bonne amie, je ne sais comment faire.

LOUIS, *à lui-même*. Voilà qui est étrange !

LAURE. C'est donc bien terrible ?...

NATHALIE. Moi qui sais si bien qu'il se trompe... il vous accuse d'avoir encouragé l'amour qu'Alfred a pour moi, comme si c'était votre faute si mon cousin m'aime.

LAURE. Mon enfant, c'est que votre père ne sait pas que M. Alfred n'a pas paru à Lyon depuis que je suis auprès de vous.

NATHALIE. Oh ! je le lui ai dit et répété, mais il n'a rien voulu entendre. Il est d'une humeur affreuse. Si vous l'aviez vu lorsqu'il m'a remis ce papier pour vous : « Allez dire à votre gouvernante... » Oh ! je ne peux pas !...

LAURE. Voyons ! du courage ! ou bien donnez-moi ce papier, il m'apprendra...

NATHALIE. C'est que c'est si injuste !... j'aurais mieux aimé être grondée, battue que d'être chargée de sa commission... il m'a dit : « Annoncez à votre » gouvernante que je la remercie de ses services, » que je n'ai plus besoin d'elle et qu'elle trouvera » dans ce papier le prix de ses soins. »

LOUIS. L'insolent !...

LAURE. Taisez-vous, Louis ; cela me regarde seule. (*Elle lit.*) « Je prie M. Morand... »

NATHALIE. C'est son notaire.

LOUIS. Celui du comte défunt votre mari.

LAURE, *lisant*. « De payer sur présentation cent » cinquante francs échus, pour un quartier de pen- » sion de ma fille, à Madame Laure Robert, sa » gouvernante. Ce 15 août 1817. DERVILLE DE MONT- » GLAS. » Ainsi, je donnais tous mes soins à... (*A elle même.*) Mais la pauvre petite n'est pas responsable des indignités de son père.

LOUIS. Comment ! vous ne saviez pas en effet que Montglas et Derville ne faisaient qu'un... (*Bas à Laure.*) Je gagerais qu'il n'est point étranger à la suppression du testament et de mes lettres. Oh ! si vous ne voulez pas que je lui coupe la gorge, il faut le flétrir aux yeux de la loi...

LAURE. Sur de simples soupçons ? Songez à cette enfant, Louis ; et devant elle contenez-vous, je vous en prie.

NATHALIE, *se rapprochant d'elle*. Me voilà donc privée de votre intercession... et ce pauvre Alfred qui, comme moi, espérait en votre bonté... (*Avec prière.*) Oh ! si vous vouliez m'emmener avec vous, bien loin... bien loin... où vous irez... je ne veux pas rester ici.

LOUIS. Pauvre petite !...

LAURE. Mon enfant, vous êtes folle !... une jeune personne bien élevée doit respect à son père et surtout obéissance. Seulement, je crois avoir le droit de vous défendre et de me justifier dans cette circonstance.

LOUIS. Ah ! nous allons donc le voir !...

LAURE. Nous... non, mon cher cousin... moi !...

NATHALIE. Ah ! votre cousin !... est-ce que c'est lui le capitaine Louis dont vous parliez quelquefois à ma tante. (*Se tournant vers Louis.*) Ah ! monsieur, vous nous aiderez.

LOUIS. Bien volontiers.

LAURE. Mon enfant, les étrangers ne peuvent se mêler des affaires qui ne les regardent pas. Mon cousin Louis va avoir l'obligeance d'aller toucher ce bon pendant que je causerai avec votre père.

NATHALIE. Mais, ma bonne amie, il ne vous écoutera pas. Il ne veut même pas reparaître à cause d'une personne que ce vilain M. Sinval a amenée.

LAURE. Sinval !...

LOUIS. Oui, l'ancien ami du comte, et je suis la personne qu'il a amenée...

LAURE. Ah ! M. Sinval voit toujours Derville...

NATHALIE. Je crois bien, puisque c'est lui que mon père veut que j'épouse ; un gros homme comme tout, qui est laid et vieux... comme ma grand'mère de Lyon.

LAURE, *à Louis*. Allez où je vous ai dit, mon cousin. (*Louis reste immobile.*) Pour la première fois que je vous demande un service éprouverai-je un refus ?

LOUIS. Eh bien ! j'obéis.

LAURE. Je vous attendrai pour partir.

LOUIS. Ah ! soyez tranquille. (*Louis sort.*)

SCENE XI.

LAURE, NATHALIE, SINVAL.

SINVAL, *en dehors*. Je vais lui dire combien vous êtes désolé !...

NATHALIE. C'est M. Sinval.

LAURE. Tenez-vous un peu à l'écart...

SINVAL, *entrant en scène*. Mon cher Louis...

LAURE. Il vient de sortir, M. Sinval.

SINVAL, *surpris*. Ah ! madame la comtesse de Saint-Méran.

NATHALIE. Une comtesse !...

SINVAL. Ah ! ah ! mais... cet entêté de Montglas... Derville, veux-je dire, le cousin de votre mari, qui me soutenait que votre mort avait été annoncée dans les journaux... je cours lui apprendre votre résurrection...

LAURE, *le retient*. Un moment... (*Avec grâce.*) Que nous renouvellions connaissance.

SINVAL. Connaissance !... il me semble madame la comtesse...

NATHALIE. Ma gouvernante, comtesse !...

SINVAL. Que vous vouliez bien m'honorer de votre amitié, je la mérite toujours, car le souvenir de Saint-Méran et le votre sont restés unis dans mon cœur... Derville vous le dira...

LAURE. J'ai plus de plaisir à vous croire... (*Elle lui tend sa main qu'il baise.*) Cela me fait du bien. (*Elle fait signe à Nathalie de ne pas s'impatienter ; et après avoir regardé Sinval, continue.*) C'est singulier !... il faut que je vous l'avoue... entre amis... sans la voix...

SINVAL. Vous ne m'eussiez pas reconnu peut-être...

LAURE. Mais... je vous trouve un peu vieilli...

SINVAL. Vous le voyez à ma figure, vous ; moi, je le sens bien mieux à mon estomac qui devient mauvais, à ma santé qui s'en va tout doucement. Je le disais tout-à-l'heure à Montglas... Derville... qui m'invitait à manger une dinde truffée, avec lui et quelques intimes. A l'âge de trente ans, j'en aurais mangé deux, dans un jour d'appétit. J'engloutissais une cuisse de dinde, comme une aile de caille et les truffes passaient comme des petits pois. Aujourd'hui j'en respire encore le fumet succulent avec volupté, mais... je ne les dévore plus que des yeux.

LAURE. Et vous êtes resté célibataire ?...

SINVAL. Depuis que le vin de champagne me donne

Digitized by Google

sur les nerfs et que mon estomac ne s'accommode plus que de l'innocent bouillon du pot-au-feu vulgaire de la compagnie hollandaise, l'amour du foyer domestique m'a poussé, le goût de la vie à deux m'est venu. Et je sors à l'instant de conclure un mariage...

LAURE. Et pourquoi faire vous marier?...

SINVAL. Bon!... encore un pourquoi faire.... tout le monde m'adresse la même question. Et parbleu pour faire quelque chose, pour faire une fin; autant celle-là qu'une autre... pour aimer quelqu'un... qui soignera le pot-au-feu dont je vous parlais tout-à-l'heure.

LAURE. Alors, vous prenez une femme raisonnable?...

SINVAL. Oh! très raisonnable, et parfaitement élevée à ce que m'a dit son père.

LAURE. C'est donc une jeune personne?...

SINVAL. Dix-huit ans.

LAURE. Qui vous aime?

SINVAL. Elle n'a pas eu le temps. Je ne la connais que d'aujourd'hui, et dès que son père me l'a présentée, elle s'est mise à pleurer, à pleurer!... et si ce n'est pas de joie...

NATHALIE, *s'élançant malgré elle*. C'est d'effroi, monsieur, de désespoir.

SINVAL, *la regardant surpris*. Elle était là....

NATHALIE. Je n'ai pas osé vous le dire devant mon père qui me l'avait défendu, mais ici...

SINVAL, *à Laure*. Ici, elle se met à son aise. (*A Nathalie.*) Comment? ça vous chagrine à ce point là, ma chère petite?...

NATHALIE. Oui, monsieur, bien vrai.

LAURE. C'est qu'en effet, il n'est pas fort attrayant pour une pauvre jeune fille, de commencer la vie qu'on lui a faite si gaie, si belle, par être... me permettrez-vous le mot?...

SINVAL. Je vous permets tout...

LAURE. Par être... garde-malade.

SINVAL. Eh bien! je n'avais pas du tout pensé à ça. Derville m'écrit du Havre, me parle de sa fille qu'il va confier à un honnête homme... et il se trouve, je ne sais comment ça se fait, que cet honnête homme, c'est moi...

LAURE. Mais on peut se rétracter jusqu'au dernier moment.

NATHALIE. Oh! oui, monsieur, rétractez-vous!...

SINVAL. Elle est charmante!... (*Se grattant l'oreille.*) C'est que... il paraît que nous avons Derville... c'est-à-dire Montglas, et moi, je ne sais pas encore comment cela s'est fait... signé un dédit...

LAURE. Un dédit!...

SINVAL. De dix mille francs.

NATHALIE. O mon dieu!

LAURE. C'est considérable!... (*Elle l'amène à l'écart.*) Mais d'une autre part, quel désagrément, dans un mariage aussi disproportionné, menacent un homme déjà... bien mûr...

SINVAL. Diable! diable! diable! je n'avais pas envisagé les choses de ce côté. Ce Montglas à la dessus une manière de voir si différente de la vôtre...

LAURE. Voit-il mieux que moi?...

SINVAL. Je ne dis pas... il est certain que d'avantager sa femme d'une quinzaine de mille francs de rente... pour être...

LAURE. Ah! vous l'aviez avantagée?...

SINVAL. C'est fait, signé, paraphé, rien n'y manque, et... c'est drôle comme la mousse de mon imagination tombe devant vos paroles... je reste là comme un flacon de vin d'Ai frappé de glace.

LAURE, *riant*. Alors vous pouvez juger froidement des choses.

SINVAL. C'est-à-dire que j'en ai le frisson... c'est que j'ai signé à l'aveuglette... comme un niais... je le confesse humblement...

NATHALIE, *venant à Laure*. Y a-t-il moyen?....

LAURE, *à Nathalie*. Nous verrons... peut-être!...

NATHALIE. Oh! ma chère gouver... (*Se reprenant.*) Madame la comtesse que je vous remercie.

SINVAL. C'est bien flatteur pour moi. (*On sonne de l'intérieur.*)

NATHALIE. C'est mon père, sans doute. (*Un domestique paraît, traverse le théâtre et entre chez Derville.*)

LAURE. Je vais faire charger mes malles et passer chez mon notaire, et je reviendrai vous faire après mes adieux. Ne parlez de moi ni l'un, ni l'autre. Et vous, mon enfant écoutez-le respectueusement. C'est à M. Sinval qu'il convient de se prononcer. (*Elle baise Nathalie au front et sort.*)

SINVAL, *à lui-même*. Je crois que je redouterais moins une indigestion de morilles que cette diable de conférence...

SCENE XII.

NATHALIE, SINVAL, DERVILLE, *un domestique*.

DERVILLE, *au domestique*. Eh bien! priez ces quatre messieurs d'attendre jusqu'à l'arrivée du magistrat. Alors vous viendrez m'avertir.

SINVAL. Un magistrat!...

DERVILLE. Qu'on recommande bien à Chevet le dîner pour six heures précises.

SINVAL. La belle avance!...

DERVILLE. En revenant par la rue Notre-Dame-des-Victoires, on arrêtera une place du matin pour demain à la diligence du Havre. (*Le domestique sort.*)

SINVAL. Pas pour vous, bien sûr!...

DERVILLE. Ah! vous voilà... tous les deux!.. (*A Nathalie.*) C'est bien. (*A Sinval.*) Vous avez eu la bonté d'éconduire ce M. Louis.

SINVAL. Il ne m'a même pas attendu.

DERVILLE. Les étrangers gênent toujours dans les affaires de famille!

SINVAL. Mon cher monsieur, pendant que nous sommes seuls...

DERVILLE. Permettez-moi de vous interrompre pour vous prévenir que, forcé par un avis qui m'arrive de partir immédiatement, je vais brusquer un peu les choses... en présence de l'adjoint du maire, un bon camarade qui veut bien se transporter chez moi, je vais vous remettre tous mes droits sur ma Nathalie. (*Il sourit à la jeune fille.*) Avant une heure.

SINVAL, *sautant arrière*. Avant une heure!... ah! bien...

NATHALIE, *tirant Sinval par son habit, tout bas*. Ah! monsieur, vous avez promis de ne pas vouloir...

DERVILLE. Il dîne avec nous et nos témoins... vers minuit la soirée se terminera par la bénédiction nuptiale.

SINVAL. C'est impossible!...

DERVILLE. Pourquoi donc?... nos intérêts sont en règle... c'est le principal.

Digitized by Google

SINVAL. Vous arrangez tout cela... vous... mais il manque...

DERVILLE. Est-ce que vous tenez à du monde, à des apprêts...

SINVAL. Ce ne sont pas les apprêts...

DERVILLE. Vous avez bien raison... Nathalie en robe blanche... la simplicité du jeune âge et de la vertu... vous en noir, la bonne tenue... il manque donc une noce... vous la ferez après.

SINVAL. Ah! ça mais, laissez-moi donc parler à mon tour... la noce, la cérémonie... le mariage proprement dit... tout cela... impossible...

DERVILLE. Pourquoi donc?...

SINVAL, *avec effort.* J'ai changé d'idée....

DERVILLE, *stupéfait.* Vous?...

SINVAL, *à part, reprenant haleine.* J'en suis venu à bout... (*Haut.*) J'en demande pardon à mademoiselle, mais je ne veux plus me marier.

NATHALIE. Vous êtes bien libre, monsieur, je vous assure.

DERVILLE, *les regardant tour à tour, à Sinval.* C'est cette petite niaise qui vous a monté la tête.

SINVAL. Monsieur, je vous prie de croire que de moi-même j'ai réfléchi...

DERVILLE, *après un moment de réflexion.* Enfin, vous ne voulez plus vous marier?...

SINVAL. Non, monsieur.

DERVILLE, *froidement.* Soit... il y a dédit, monsieur, je remettrai votre signature aux mains d'un huissier... quant à vous, mademoiselle, vous n'y gagnerez rien, je vous en avertis... on retiendra à la diligence une deuxième place, et je vous emmène....

NATHALIE. Quoi! mon père, vous voulez...

DERVILLE. Pas de pleurnicherie... et allez faire vos préparatifs... (*Il la pousse, elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, LOUIS, *il est pâle et agité.*

LE DOMESTIQUE, *à Louis.* Monsieur n'y est pour personne...

LOUIS, *le repoussant.* Il y est pour moi....

DERVILLE. Encore cet homme!...

SINVAL. Ah! te voilà...

LOUIS. Oui... laisse-nous... il faut que je parle à monsieur... seul.... va m'attendre dans la pièce à côté...

SINVAL. Est-il drôle!...

DERVILLE. Mais, monsieur, je trouve bien étrange.

SINVAL. Comment, Louis, il faut que...

LOUIS. Laisse-nous, te dis-je... (*A Derville.*) Et vous, monsieur, restez...

(*Sinval et le domestique sortent.*)

SCENE XIV.

LOUIS, DERVILLE.

LOUIS, *s'approchant de Derville et le regardant en face.* Vous êtes un misérable!...

DERVILLE. Qu'est-ce à dire, monsieur?... vous venez donc chez moi pour m'insulter...

LOUIS. Oh! vous êtes de ces gens que l'on ne peut plus insulter... je viens d'en acquérir la certitude....

DERVILLE. Je n'en entendrai pas davantage, et je vais... (*Il va pour saisir le cordon de la sonnette.*)

LOUIS, *l'arrêtant et le faisant passer de l'autre côté.*) Oh! vous allez m'entendre et me répondre..

DERVILLE. Vous répondre!... (*Raillant.*) Etes-vous donc mon juge?

LOUIS. Non, mais votre accusateur!... et même en face des tribunaux [illegible]

LOUIS. Où est la lettre envoyée par le comte de Saint-Méran, à sa femme, après son duel?

DERVILLE. Me l'avez-vous donc donnée à garder?

LOUIS, *avec force.* Elle vous a été remise par l'aide-de-camp de Saint-Méran, avec prière de la donner vous même à la comtesse, quand il en serait temps...

DERVILLE. C'est possible...; mais la comtesse a quitté l'hôtel sans dire où elle allait...

LOUIS. Qu'est devenue cette lettre?

DERVILLE. Je ne l'ai pas...

LOUIS. A quelles mains l'avez-vous confiée?

DERVILLE. Je crois me rappeler qu'elle a été déposée avec d'autres papiers relatifs à la succession, chez le notaire.

LOUIS. Vous mentez!.. je sors de chez le notaire... vous n'avez obéi à aucune des volontés de votre parent... il vous recommandait sa femme.... vous l'avez chassée... il vous léguait le soin de lui conserver sa fortune, et vous la lui avez violemment arrachée.

DERVILLE. Monsieur, songez à ce que vous dites. Tout s'est passé régulièrement... en présence de la famille...

LOUIS. Et les quatre cent mille francs que contenait le portefeuille, et dont je vous parlais dans ma lettre... la famille en a-t-elle eu connaissance?...

DERVILLE. J'ignore ce qu'ils sont devenus... La comtesse ne peut elle en avoir disposé?...

LOUIS. Infâme... la comtesse est sortie pauvre de l'hôtel, comme elle y était entrée... et vous vous êtes approprié sa dépouille...

DERVILLE. Les preuves, monsieur, les preuves?...

LOUIS. Oh! je sais bien qu'un homme comme vous prend ses précautions... légalement, nous sommes désarmés... Un portefeuille est dans un secrétaire... on le met dans sa poche... tout est dit... quel témoin dépose?...

DERVILLE, *riant.* Il n'y en a pas....

LOUIS. Oui, mais la comtesse peut être entendue.

DERVILLE. Si vous comptez sur sa déposition pour justifier une pareille esclandre, vous vous abusez, Monsieur... Sa mort a été publiée dans tous les journaux.....

LOUIS. Oui, misérable, vous comptiez sur cette fausse nouvelle dont vous êtes l'auteur, mais la Comtesse existe.....

DERVILLE. Vous expérez m'intimider par cette imposture.

LOUIS. Elle existe, vous dis-je..... C'est en son nom que je me présente.

DERVILLE. Où sont ses titres?.....

LOUIS. Ses titres!..... Ils sont dans mon honneur.

DERVILLE, *raillant.* Oh! oh!...

LOUIS. Dans ma parole... dans l'écrit laissé par le Comte..... dans le testament que j'ai envoyé... que tu auras détruit sans doute. Mais, si en l'absence de preuves légales, tu ne l'exécutes pas de bonne grâce, si tu refuses de rendre ces biens que tu as volés, Oh! tu n'en jouiras pas avant d'avoir pris ma vie, si je ne peux prendre la tienne, car je ne sors pas d'ici sans un aveu ou un duel. (*Il s'avance pour le saisir.*)

DERVILLE. *reculant.* De la violence.... au secours!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SINVAL.

SINVAL, *un verre de Madère à la main.* Qu'y a-t-il? j'étais là, tranquillement à me préparer au dîner, je pélottais en attendant.

DERVILLE. C'est ce misérable qui venait me provoquer...

LOUIS. Ce serait te faire trop d'honneur. Je venais

Digitized by Google

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, *puis* LAURE, NATHALIE, ALERED.

LE DOMESTIQUE. Madame Laure Robert, la gouvernante de mademoiselle, demande à avoir l'honneur de parler à monsieur.

DERVILLE. Qu'on chasse cette femme, je l'ai payée... je ne veux plus la revoir.

LAURE, *entrant.* C'est donc la comtesse de Saint-Méran qui se présentera à sa place et avec son élève.

DERVILLE. Ciel! la comtesse gouvernante de ma fille!

LOUIS. Ma cousine!.. la voilà, la voilà, cette femme que vous demandiez... Tu vas être confondu, infâme!..

LAURE. Point d'injures, pourquoi cette colère... Approchez, Alfred?

DERVILLE, *à Alfred.* Que venez-vous encore faire ici?

ALFRED. De la part de M. Morand.

DERVILLE, *avec joie.* Mes fonds!.. (*Regardant Louis.* Je ne te crains plus, va... il ne s'agit plus que de reculer l'explication. (*Il amène Alfred.*) Les deux cent mille francs, les apportez-vous?

ALFRED. Oui, monsieur,

DERVILLE, *haut.* Nous allons passer un moment dans mon cabinet, que je vous donne le reçu.

LOUIS. Attendez... Les deux cent mille francs que le notaire employait à l'achat de la terre de Montglas, avaient été déposés par défunt le comte de Saint-Méran, pour être remis à madame la comtesse que voici... (*Alfred salue profondément Laure.*)

DERVILLE, *à part.* Tout va se découvrir. (*Haut.*) Nous verrons les titres, nous verrons les preuves.... Madame a ses droits, la famille a les siens... demain on s'expliquera... (*Il fait une fausse sortie.*)

SINVAL, *le retenant.* Vous oubliez, mon cher monsieur, que vous partez demain matin, par la diligence de six heures.

DERVILLE, *à part.* Je suis perdu...

LOUIS, *à voix basse, à Laure.* Le misérable voulait fuir... il a peur, cela dit tout...

LAURE, *à Louis.* Louis, sa fille... (*Haut à Derville.*) Les explications sont simples et faciles. (*Tout le monde demeure attentif, Laure continue en s'adressant à Alfred.*) Vous direz à M. Morand que je ne veux déposséder aucun membre de la famille de Saint-Méran... seulement, M. Derville... (*Elle se rapproche de lui.*) qui connaissait mes intentions et qui veut y répondre par de bons procédés, vend toujours sa terre de Montglas que j'achète avec les deux cent mille francs... (*Alfred les lui remet.*) que je dois à la générosité du comte de Saint-Méran.

DERVILLE, *à part.* Elle se joue de moi.

LAURE. Et M. Derville ne veut pas toucher la totalité de ces deux cent mille francs.

DERVILLE. Mais, madame! je ne veux pas!...

LAURE, *l'interrompant.* Il a été convenu entre nous que cent mille francs serviraient à l'établissement de Nathalie et à l'achat d'une étude de notaire pour son mari, dans les environs de Montglas où j'irai aussi m'établir.

DERVILLE. Cent mille francs!.. mais.....

SINVAL. Ah! il y a déjà un mari...

LAURE. Je veux que Nathalie, dont j'ai obtenu que son père fît le bonheur, ne s'éloigne pas trop de sa gouvernante. (*Avec fermeté.*) Elle épousera, suivant la volonté de son père, son cousin Alfred.

SINVAL, *riant.* Ah! c'est M. Alfred qui... et du consentement de son père... (*La comtesse fait un signe de tête affirmatif*) alors... M. Derville... c'est vous qui payer le dédit...

ALFRED. Ah! madame la comtesse... que ne vous dois-je pas!..

NATHALIE. Et moi!..

LAURE. Vous vous trompez, mes enfans... Votre excellent père.... (*Mouvement de Louis, réprimé par Laure.*) Remerciez-le de vous avoir donné son consentement... car sans cela nous n'aurions pu rien terminer... N'est-il pas vrai, M. Derville?

DERVILLE, *avec un rire forcé.* C'est vrai... madame.

LAURE. Et c'est avec une véritable joie que vous avez consenti...

DERVILLE, *de même.* On ne peut vouloir autrement que vous... (*A part.*) Cent mille francs à ce petit drôle!..

LAURE. Du reste, M. Derville, ne manquez pas de donner souvent de vos nouvelles... Vous savez combien elles doivent être chères à vos enfans...

NATHALIE. Comment!

ALFRED. Est-ce que monsieur nous quitte?

LAURE. Oui, M. Derville veut absolument partir pour l'Amérique. (*Bas à Derville.*) Car vous partirez toujours, monsieur, sans délai. (*Plus bas encore.*) Pour toujours... ce n'est qu'à ce prix que Louis et moi nous consentirons à ne pas dévoiler votre conduite... et cela à cause de votre fille seulement... vous partirez, n'est-ce pas, M. Derville?

DERVILLE, *d'une voix tremblante et étouffée* Je partirai... (*Il sort brusquement.*)

LAURE, *bas.* Bien... (*Haut.*) Ne songeons plus maintenant qu'au plaisir de nous être enfin retrouvés. Je ne veux voir autour de moi que des heureux.

LOUIS. Oui, tout le monde le sera donc, excepté moi?..

LAURE. C'est que j'ai réservé pour la fin ce qui m'intéressait davantage. (*Tendrement.*) Louis, je me charge personnellement de votre bonheur... le voulez-vous?

LOUIS, *lui baisant la main avec effusion.* Oh! Laure, pouvez-vous le demander?

SINVAL. Ah! ça, je vois que tout le monde s'arrange ici... il n'y a que moi qui reste à l'écart... qu'est-ce que je vais devenir? je ne veux pas vivre seul, d'abord.

LAURE. Vous viendrez avec nous... n'êtes-vous pas toujours le meilleur ami de la maison? Vous vouliez une garde-malade... vous en aurez deux... Nathalie et moi.

SINVAL. Oh! alors, je ne quitte plus l'infirmerie... à moins que ce ne soit pour aller faire un tour à l'office.

CHOEUR FINAL

AIR: *allons amis, le soleil va paraître.*

Après l'orage oh! la belle journée!...
On ne voit plus ici que des heureux
Quel doux moment! car ce double hymenée
Vient mettre enfin le comble à tous nos vœux

AU PUBLIC.

LAURE.

Puisqu'en ce jour je trouve une famille
Après cinq ans d'orage et de malheur
Puisqu'en mon cœur l'espérance enfin brille,
Ne troublez pas, Messieurs, tant de bonheur
Et loin d'ici bannissez la rigueur.
Quelques bravos en cet instant suprême
Aideraient bien à notre dénouement.

SINVAL, *parlé.* Quelques bravos!

(Chanté) Ah! donnez-en beaucoup, car je les aime,
Et vous savez que je suis un gourmand. } Lis.

(REPRISE DU CHOEUR.)

FIN.

Imprimerie de Pollet, Soupe et Guillois, rue St-Denis, 380.

Digitized by Google